

Aux origines de La Merveille. Le monastère gothique de l'Abbaye du Mont-Saint-Michel

Jean-Charles Péguet

Citer ce document / Cite this document :

Péguet Jean-Charles. Aux origines de La Merveille. Le monastère gothique de l'Abbaye du Mont-Saint-Michel. In: Bulletin des anglicistes médiévistes, N°60, hiver 2001. pp. 53-93;

doi : <https://doi.org/10.3406/bamed.2001.2051>

https://www.persee.fr/doc/bamed_0240-8805_2001_num_60_1_2051

Fichier pdf généré le 09/11/2021

AUX ORIGINES DE LA MERVEILLE

Le monastère gothique de l'Abbaye du MONT-SAINT-MICHEL.

* * *

Par **Jean-Charles PEGUET**

Conférencier du C.M.N.¹

*

Le Mont Saint-Michel n'est plus à présenter. Son abbaye, l'un des monuments historiques les plus fréquentés de France, a vu, au fil des années, des millions de visiteurs en franchir le seuil, en fouler les dalles, en gravir les marches. Ces degrés successifs qui cisailent les jambes, amenuisent le souffle et épuisent l'énergie, surgissent comme les nécessaires instruments de souffrance pour gravir la montagne céleste. Mais, lorsque la volonté se conjugue à l'effort et que sont franchis les multiples obstacles, quelle superbe récompense de découvrir, depuis la terrasse de l'ouest, dans un large mouvement panoramique, toute l'ampleur de la baie, le miroitement des eaux tranquilles et cependant encore sauvages qui s'évanouissent dans les sables, le bleu liseré de l'océan qui retourne à ses quartiers reculés, le détail des côtes, la normande toute proche et la bretonne plus lointaine !

L'abbaye, acrobatique amoncellement de salles et de galeries conçues pour soutenir la grandiose abbatiale où se pressaient des flots de pèlerins, s'enracine dès le XI^{ème} dans un premier roman, encore tâtonnant dans sa timide fermeté, s'épanouit dans le gothique, celui du XIII^{ème}, assuré et confiant et le flamboyant lumineux et altier, pour se recroqueviller, amputée et fragile, dans le néoclassique de sa tardive façade mauriste.

Sur la face nord de cet exceptionnel ensemble, tourné vers le grand large, soustrait à la vue du continent, il est un édifice étonnant, reconstruit après l'incendie de 1204, que la tradition, depuis des temps immémoriaux a nommé "**La Merveille**". On ne sait guère pourquoi. L'on a souvent avancé l'idée que la beauté du bâtiment, sa taille et son ampleur, la rapidité d'exécution des travaux de reconstruction, de 1211 à 1228, auraient été perçues comme tellement exceptionnelles

¹ Centre des Monuments Nationaux, nouvelle appellation de l'ancienne CNMHS, Caisse nationale des Monuments historiques et des Sites. Pour tout renseignement complémentaire à propos du cloître, contacter : ichpeguet@aol.com

qu'il ne pouvait s'agir dans ce lieu mythique et merveilleux, que d'une prouesse d'essence miraculeuse. L'explication est un peu courte. Il a sans doute suffi qu'un doux poète, au siècle où l'on s'extasiait volontiers devant les ruines grandioses et leur histoire mystérieuse, fût convaincu que les foules médiévales se pressaient là-bas afin de venir admirer cette extraordinaire construction pour que le terme en soit repris à l'envi de guides en auteurs et que s'enracine sous l'apparence d'une vérité historique ce qui n'a du être à l'origine qu'une élégante spéculation.

On a beaucoup écrit sur le Mont Saint-Michel. La bibliographie connue jusqu'en 1968 occupe à elle seule un volume entier, le tome IV du *Millénaire monastique*² et, dès lors, les ouvrages n'ont pas cessé de se multiplier. Depuis les petites plaquettes à quelques francs jusqu'aux superbes volumes richement iconographiés, on peut tout rencontrer sur le sujet. Mais il faut admettre que depuis les premières éditions des ouvrages de base rédigées par les grands architectes restaurateurs du site, Edouard Corroyer et surtout Paul Gout, les historiens de l'art comme Germain Bazin ou François Esnaud et cet imposant *Millénaire monastique*, collectif commémoratif publié à l'occasion de l'événement, rien de vraiment très nouveau n'a vu le jour depuis bien longtemps. Chacun recroise et présente de façon différente des connaissances acquises et ressassées.

Notre ami Henry Decaëns, véritable mémoire vivante du Mont, auteur d'un des premiers ouvrages de synthèse sur l'abbaye³ et propriétaire d'une très riche collection d'ouvrages sur le sujet, analyse annuellement le contenu des nouveautés et en offre une critique fine, dans le bulletin des Amis du Mont Saint-Michel.⁴

Deux auteurs ont eu l'heureuse intuition d'orienter la compréhension de l'organisation de ces bâtiments dans une direction nouvelle, celle de la symbolique. Marc Déceneux, dès 1993, dans le Bulletin annuel des Amis, proposait une réflexion sur "le projet inachevé de la Merveille". Nicolas Simonnet, l'année suivante, entamait, de façon encore partielle, une lecture du programme iconographique du cloître dans une orientation spirituelle. Dans un ouvrage plus complet sur l'ensemble de l'abbaye⁵, Marc Déceneux, reprenait et développait toutes ces idées novatrices et s'inscrivait résolument dans le sens d'une lecture symbolique de quelques écoinçons de la frise sculptée, sans toutefois réussir à dégager une logique interne ni une cohérence globale

² Bibliothèque d'Histoire et d'Archéologie chrétiennes. P. Lethielleux. Paris, 1966.

³ Editions Zodiaque. 1979

⁴ Les Amis du Mont-Saint-Michel, Association reconnue d'utilité publique, B.P. 9, 50 170 Le Mont-Saint-Michel.

⁵ *Mont Saint-Michel, Histoire d'un mythe*. Editions Ouest-France, 1997.

aux figures représentées et à leur positionnement respectif. Reconnaissons cependant l'irremplaçable ouverture que ces travaux érudits ont permise.

Dans un ouvrage en attente de publication, nous avons tenté, pour notre part, d'aller encore plus loin dans le décryptage des panneaux figuratifs, de l'analyse de leur positionnement et de leur sens spirituel, dans la compréhension globale du message que délivre la frise sculptée, en replaçant cette démarche dans le contexte historique et religieux du XIII^{ème} siècle naissant. En d'autres termes, nous essayons d'apporter une réponse aux questions qu'immanquablement pose cette organisation : pourquoi un cloître de forme trapézoïdale, pourquoi 137 colonnettes, pourquoi douze écoinçons figuratifs ? Surtout le pourquoi de leur disposition les uns par rapport aux autres dans l'enfilade des quatre galeries. Sans reproduire ici l'ensemble des propositions, des déductions et conclusions auxquelles nous sommes arrivés, précisons que le travail a consisté à montrer que les douze écoinçons figuratifs sont représentatifs de péripécies du Nouveau Testament, de certaines de leurs allégories vétéro-testamentaires avec des positions dans le cloître qui correspondent à la numérotation des chapitres dans les Ecritures. Que certains de ces écoinçons peuvent faire l'objet d'une quadruple lecture qui était celle de l'exégèse médiévale, le niveau historique, le niveau allégorique, le niveau tropologique et le niveau anagogique. Que, pour répondre à la question du pourquoi de douze et seulement douze écoinçons figuratifs parmi les soixante-six panneaux sculptés, nous montrons que ces écoinçons représentent en même temps les douze vérités qui sont affirmées dans le Credo. Pour obtenir une telle concentration de sens différents sur un nombre aussi limité de figures, maître d'œuvre et maître d'ouvrage ont dû faire exécuter le travail selon des règles d'organisation que sont le principe de réduction d'une scène à un seul élément de celle-ci, le principe de superposition de plusieurs situations en une seule, le principe de condensation des concepts, l'utilisation de la métaphore, le tout corroboré par des montages numériques très étonnants.

Une telle réalisation, sans doute unique en son genre, posait la question de savoir pourquoi, lors de la reconstruction de la Merveille et particulièrement du cloître dont l'exécution est achevée en 1228, l'on a tellement souhaité mettre en place une frise sculptée dont le sens symbolique et spirituel apparaissent aussi complexes. La motivation qui a présidé à cette reconstruction est indissociable du contexte historique et religieux des deux premières décennies du "beau XIII^{ème} siècle".

Ce sont ces circonstances que nous nous proposons de préciser ci-après.

Reconstruction.

La question s'est posée de pouvoir établir une chronologie satisfaisante de la succession des abbés au début du 13^{ème} siècle. Bosseboeuf, déjà, relève la confusion⁶ entre la "Gallia christiana" qui attribue à Raoul des Isles la prélatrice jusqu'en 1228 et celle de son successeur Thomas des Chambres jusqu'en 1230, alors que dom Huysnes⁷ fixe la date du décès du premier en 1218, ce qui déplace l'abbatiat du second de cette date jusqu'en 1225 pour faire succéder Raoul de Villedieu jusqu'en 1236. Bosseboeuf se range, en définitive à cette seconde solution.

Thomas le Roy, ayant exploité, en 1648, les cahiers de dom Huynes⁸, datés de 1638 et révisés 1640, et Paul Gout⁹ reprenant la succession mauriste, c'est ce découpage qui a longtemps prévalu.

Jean Chazelas propose une nouvelle datation¹⁰. Raoul des Isles aurait présidé aux destinées de l'abbaye depuis la mort de Jourdain, en 1212, jusqu'en 1228, pendant 16 années. Il relève l'erreur de Michel Nortier, dans la même publication qui conserve la date de 1218, précise que le manuscrit 149, f°150 v° portant la date de M CC XVII comporte une erreur de copiste lui-même sur l'oubli de la dizaine et conclut définitivement sur la date de 1228 sans préciser pour autant ce qui détermine son opinion en faveur de celle-ci, plutôt que 1218, étayant seulement son choix sur la *Gallia christiana*, sur l'abbé Desroches et sur Léopold Delisle.

Michel Nortier revient d'ailleurs lui-même sur sa propre datation¹¹ en tenant compte de la rectification apportée par M. Chazelas et entérine définitivement la datation que celui-ci avait proposée à savoir, selon le texte panégyrique adressé par l'avocat de Raoul au pape Grégoire IX, en 1230, que Raoul des Isles "*curavit...videlicet circa sexdecim annos..*", donc de 1212 à 1228.

La confirmation de cette datation peut être établie d'autre part, par le fait que le compte-rendu de la visite canonique qu'effectue Thibault de Rouen en 1223, "*Statuta reformatoria monasterii Sancti Michaëlis Maris à Theobaldo Rothomagensi Archiepiscopo in actu visitationis anno M CC XXIII edita*" comporte dans son introduction l'initiale R. (que Martène, compilateur mauriste au début du XVIII^{ème}, dans la marge de son *Thesaurus*, colonne 911, transcrit bien comme étant

⁶ *Le Mont Saint-Michel, au péril de la mer, son histoire et ses merveilles*, Imprimerie tourangelles, Tours, 1910, p.70.

⁷ *Histoire générale de l'Abbaye du Mont Saint-Michel au péril de la mer, 1638-1640*, publié par Eugène de Robillard de Beaurepaire, 1872-1873.

⁸ Dom Jean Huysne et Dom Thomas Le Roy, deux moines de la Congrégation de Saint-Maur, installée au Mont en 1622.

⁹ *Le Mont Saint-Michel, Histoire de l'abbaye et de la ville*, 2 tomes, Armand Colin, 1910. Réédité en un seul volume, Editions Culture et Civilisation, Bruxelles, 1979.

¹⁰ *Millénaire monastique du Mont Saint-Michel*, P. Lethielleux, Paris, 1966. Tome I, chap.V.

¹¹ *Millénaire monastique*, Op.cit., tome V, p. 84, note 6.

celle de "Radulfo") : " *Th. Dei gratia Rothomagensis Archiepiscopus, dilectis Christo filiis R. abbati (et conventus) Sancti Michaëlis in Periculo Maris, salutem, gratiam et benedictionem.*" alors que Paul Gout, à cette date place Thomas des Chambres.

Le document qui porte le nom de Thomas, le premier successeur de Raoul, et qui semble être à l'origine de l'erreur de datation qui s'est transcrite successivement chez plusieurs auteurs est une convention datée de 1217 qui règle la pension et les revenus qui devaient être octroyés à Raoul résignant son abbatiat pour cause de maladie. D'évidence, c'est bien la date de 1227 qui doit prévaloir, d'autant que tous les autres documents postérieurs, datés de 1230 et 1231, qui tranchent le différend qui oppose Raoul "*quondam abbas...*" à l'abbaye, mentionnent bien le nom de son second successeur, Raoul de Villedieu.

La confusion qui risquait de perdurer ici, entre les différentes sources, est importante. En effet, le message symbolique délivré par l'ensemble de la Merveille et plus particulièrement le sens contenu dans la frise sculptée du cloître ne manquent pas de poser question quant à leur cohérence sur le long terme de la construction.

Si l'on s'en tient à une simple restauration des bâtiments de l'abbaye de Roger II, après la destruction partielle de celle-ci dans l'incendie de 1204¹², par un agrandissement d'ensemble, un embellissement du niveau intermédiaire et une surélévation d'un niveau supérieur, on peut se satisfaire de l'idée que celle-ci se soit opérée en différentes phases sous l'autorité de plusieurs abbés, un peu comme l'abbatiale s'était érigée tout au long du 11^{ème} siècle, sous la responsabilité de plusieurs abbés qui conservaient en mémoire et respectaient un plan d'ensemble.

Mais si l'on admet que la Merveille représente un tout cohérent dans son expression symbolique, et c'est le parti que nous avons pris, il est plus confortable d'imaginer que cet ensemble a été mené à son terme par la volonté réfléchie d'une seule personne. Sauf si l'on devait considérer que l'idée maîtresse, le fil conducteur qui sous-tend le programme ait été transmis et respecté sous trois prélatures, trois abbés qui auraient été bercés des mêmes connaissances et imprégnés du même esprit et que c'est Richard Turstin qui, en 1257, serait fauteur de rupture en abandonnant le projet et en le détournant au profit de l'organisation de l'entrée, telle que nous la connaissons aujourd'hui, avec sa salle des gardes, son prétoire, sa courtine de clôture. Il semble bien que cette idée soit à bannir définitivement. Un indice vient confirmer qu'il s'agit bien de l'œuvre d'un seul homme et non pas d'une entreprise conduite par une volonté religieuse supérieure qui se serait imposée à plusieurs abbés consécutifs : c'est que les deux successeurs immédiats de Raoul des

¹² Date du conflit qui oppose Philippe Auguste et Jean sans Terre et voit, par la commise du fief, le rattachement de la Normandie à la couronne de France. L'abbaye avait alors été partiellement détruite par les Bretons, alliés du Capétien.

Isles, Thomas des Chambres dans sa courte prélature (il meurt le 5 juillet 1230) et Raoul de Villedieu (1230 - 1237), plus procédurier que bâtisseur, n'entreprennent pas d'achever le programme mis en oeuvre par leur prédécesseur.

Derrière le message spirituel que recèle le cloître, se profile la question de connaître la motivation qui a présidé à la mise en place de cette oeuvre et surtout la formation intellectuelle de son auteur. Erwin Panowski¹³ rappelle que les architectes travaillaient sous la direction d'un scolastique. Comme autant, aujourd'hui, les constructions religieuses s'effectuent en fonction des réflexions et des délibérations d'une commission épiscopale d'art sacré, on peut penser que c'est l'abbé, investi du rôle de maître d'ouvrage, aidé peut-être en cela par le chantre et par un comité restreint de clercs plus particulièrement instruits de théologie, de symbolisme, de numérologie spirituelle, délégués par le chapitre en fonction de compétences particulières de chacun, que c'est l'abbé donc qui jouait ce rôle, qui a imaginé l'organisation des bâtiments selon l'esprit du temps et conçu le savant message inclus dans le déroulement du programme iconographique. Si, dans l'Antiquité, sous l'impulsion de Vitruve qui, avec sa théorie des proportions géométriques, en est à l'origine, les tracés régulateurs étaient harmoniques, à l'époque médiévale, ils sont d'ordre symbolique. Dans cette construction, chaque vertu trouve sa place, selon les trois niveaux dont saint Quodvultdeus rappelle qu'ils ne sont autres que l'élévation des trois étages superposés de l'Arche de Noé et selon l'image que saint Paul utilise pour inviter à construire la vie chrétienne à l'aide des trois vertus théologales.

Vue de l'extérieur, admirée par le promeneur contemporain ou le pèlerin médiéval, la Merveille apparaît comme une véritable cathédrale des mers sertie dans son écrin de sables et son ordonnancement extérieur rappelle de façon précise l'élévation des immenses vaisseaux gothiques. L'ensemble monastique nouveau s'inscrit dans le prolongement de tous les bâtiments que l'on rencontre au fil des Ecritures. Les constructions sont nombreuses qui en jalonnent le récit, en tant que symboles architecturaux de dimension spirituelle : l'arche de Noé, le tabernacle de Moïse, la Tour de David, le temple de Salomon, le temple eschatologique d'Ezéchiel. L'exégèse attribue au corps humain le rôle de la maison, alors que l'âme en est le temple. *"La vie spirituelle est un édifice céleste qui s'élève dans le silence, comme jadis s'édifiait le temple de Salomon."* ¹⁴ Pierre Damien avait déjà apporté un commentaire sur ce sujet : *"Après avoir traversé le désert en logeant sous les abris provisoires, une fois qu'on est arrivé à la terre où coule le lait et le miel, il faut y construire un temple au Seigneur, puis l'orner richement avec les*

¹³ Erwin Panowski, *Architecture gothique et pensée scolastique*, éditions de Minuit.

¹⁴ Henri de Lubac, *Les quatre sens de l'écriture*, Aubier. Tome II, 2, p. 47

dépouilles ravies aux Egyptiens." Ce long périple qui aboutit à la glorification de Dieu, c'est aussi celui effectué par la traversée de la baie, l'arrivée sur le rocher, au pied de la Merveille, la symbolique ascension vers le sommet, niveau par niveau, en débutant par celui du rez-de-chaussée où s'entassent dans le cellier les nourritures du corps, en passant par celui du scriptorium, où s'élabore et se développe la connaissance qui nourrit l'esprit (les dépouilles des Egyptiens), pour se hisser finalement au niveau du cloître, expression de la foi et des nourritures de l'âme (le temple du Seigneur). Si, dans la section orientale, les trois niveaux de l'étagement du monde que sont la hiérarchie sociale des *laborantes*, des *pugnantes* et des *orantes* se superposent dans l'aumônerie, la salle des hôtes et le réfectoire des moines, à l'ouest, dans l'univers fermé de la clôture, beaucoup moins explicite au regard porté de l'extérieur, presque secret, se développent, par un puissant jaillissement vers le ciel, les degrés de l'élévation spirituelle qui conduit du corps à l'esprit, de l'esprit à l'âme et de l'âme à Dieu. Ici, l'on constatera que la situation du cloître au-dessus de la salle du scriptorium corrobore bien l'idée de saint Augustin, *Intellige ut credas*, de soutenir la foi par la compréhension du monde : il faut commencer par étudier et comprendre l'œuvre de la Création divine, tant par les œuvres profanes de l'Antiquité que par les travaux des Pères de l'Eglise et tous les anciens théologiens, toute la connaissance contenue dans les livres du scriptorium, avant d'espérer accéder à la compréhension du sens des Ecritures, c'est à dire l'œuvre de la foi.

Le cloître dessert la distribution des circulations à l'intérieur de la clôture, certes, mais surtout dans le silence de ses voûtes, il est avant tout lieu de lecture et de réflexion qui, de méditation en cheminement spirituel, permet la progressive découverte de son propre jardin intérieur, l'avancée vers l'insondable connaissance du divin, l'élévation qui doit conduire le moine de son enveloppe charnelle et tempétueuse vers la douce sérénité de la Cité sainte que cet espace clos, ouvert sur le ciel, est censé représenter. Un cloître, aux quatre galeries orientées vers les quatre points cardinaux, rappelle ainsi le monde terrestre surmonté du globe céleste, séjour divin, avec lequel il communique nécessairement, l'ensemble réalisant ainsi la totalité de la création. Six portes s'ouvrent sur ces galeries, trois portes mineures, celle des cuisines, celle du dortoir et celle du charrier (construction certes postérieure, mais rien n'interdit de penser qu'elle ne fut pas conçue dès l'origine dans le programme général) et trois portes majeures, celle du réfectoire, celle du chapitre, celle de l'église, qui renvoient en quelque sorte aux trois états que nous venons d'évoquer, la nourriture du corps, la nourriture de l'esprit et celle de l'âme. Ce sont donc six portes à dimension et destination humaines, sur un plan horizontal et une septième, à orientation verticale et dimension divine, largement ouverte sur le ciel, la grande trouée centrale.

Arrêtons-nous quelques instants et parlons du jardin. La flânerie à l'intérieur de la pénombre des galeries invite à lever le regard vers la large trouée de lumière que forme la cour centrale, vers les nuages qui filent dans ce ciel si fréquemment changeant. Le cloître n'est pas une simple enfilade de quatre galeries de déambulation. Lieu de méditation, il est avant tout un regard ouvert sur le ciel. D'ici, n'est possible qu'une seule évasion vers l'extérieur, celle de l'oiseau qui prend son envol et regagne l'immensité des domaines aériens ou celle de la pensée humaine, de sa méditation vers les espaces infinis, celle de son esprit vers ce ciel qui inexorablement l'attire et le questionne. Et qu'est-ce donc le ciel pour le chrétien, pour le moine bénédictin du 13^{ème} siècle sinon la demeure céleste, le royaume de Dieu si souvent évoqué par le Christ lui-même dans les Evangiles ? C'est dans cet espace clos que le moine se met en communication directe avec le Créateur, qu'il vient s'alimenter à la parole divine. Certes, partout ailleurs, dira-t-on, le religieux, dans sa vie de contemplation, communique à tout moment avec Dieu et lui adresse, du plus profond de lui-même, son adoration exaltée, l'humilité de sa prière et sa vénération fidèle. Mais pour le moine, le cloître est bien l'endroit qui, par excellence, se prête le mieux à la réflexion et à la méditation sur les mystères de la foi, cette foi qui jaillit, comme une fontaine de vie, au fond de lui-même, en son jardin intérieur. Du jardin, il n'en est pas question au sens accoutumé, comme de ceux qui habituellement ornaient la cour centrale des cloîtres. Ici, il n'y en avait pas. L'actuel petit carré de verdure bordé de quelques simples et de massifs de fleurs fut mis en place au début des années soixante-dix, à la suite des fêtes du millénaire, pour honorer le retour d'une communauté à l'intérieur de murs qui souffraient d'abandon et gémissaient d'oubli depuis presque deux siècles. La mauvaise maîtrise de l'étanchéité liée à l'unique utilisation du mortier, même si l'on avait coutume de protéger les terrasses avec des lames de plomb, aurait inmanquablement entraîné des infiltrations dans la voûte de la salle inférieure et créé des désordres fâcheux dans les maçonneries. Non, ici, le jardin est différent. En levant les yeux vers le ciel central, inmanquablement le regard s'arrête sur l'autre jardin, celui qui est taillé dans le calcaire, sculpté à l'intérieur même des galeries. C'est un jardin de pierre, une superbe frise ciselée qui court à l'intérieur des quatre galeries, fleurissant au-dessus de l'enfilade des colonnettes. A l'exception de quelques unités gardées en témoignage du XIII^{ème} siècle, les colonnettes d'origine, en lumachelle ou marbre de Purbeck,¹⁵ ont été quasiment toutes remplacées, par Edouard Corroyer, entre 1877 et 1881, par de nouvelles tournées dans un matériau approchant, la granitelle ou

¹⁵ Article de A. Bigot, "Origine des colonnettes du cloître du Mont Saint-Michel", *Millénaire monastique*, op. cit. tome V, p.95. Il est intéressant de noter à ce propos que l'abbaye, dans une Normandie nouvellement soustraite au domaine Plantagenêt et rattachée à la couronne de France, conservait cependant des liens économiques non négligeables avec son ancienne patrie.

poudingue de la Lucerne. Ici fleurit un jardin permanent dans lequel les saisons n'ont plus de prise, résistant à l'épreuve du temps, un jardin d'éternité. La frise est épaisse, volumineuse à profusion. On a voulu créer un jardin foisonnant dont le feuillage, refouillé dans l'épaisseur, tout en diversité et en volume, valorisé par la polychromie, s'épanche en relief luxuriant au-delà du nu du mur et se perd en une infinité d'entrelacs, une multitude de floraison et de ramure. Un tel jardin, dans sa beauté luxuriante se veut manifestement l'expression qui évoque le Paradis terrestre, suggérée en filigrane dans le texte de la Génèse et amplifiée par la tradition. C'est d'ailleurs la signification que prennent tous les jardins de cloîtres. Qu'il soit de verdure au centre ou de sculptures dans les galeries, l'*hortus* ou l'*hortulus* renvoie nécessairement à l'Eden des origines, à l'œuvre de la Création : quatre galeries orientées vers les quatre points cardinaux, le niveau terrestre, couvertes par le dôme lumineux du ciel, le niveau céleste, réalisent la totalité de l'Oeuvre divine. Achievé en 1228, celui du Mont Saint-Michel, oeuvre de pierre, pérenne au temps, délivre secrètement le message que les hommes ont attaché aux textes sacrés.

La construction de la Merveille est contemporaine de celle de la cathédrale de Reims dans ses premières années, de la cathédrale du Mans ou des débuts de celle d'Amiens et il y a dans cette vaste et noble construction deux orientations distinctes :

-L'ensemble de la Merveille est organisé en travées, sept pour la partie orientale et sept pour la partie centrale. La partie ébauchée à l'ouest, encore visible sur la maquette de 1701, en comportait un nombre identique. Soit au total, 21 travées. Avec ses trois sections, élevé sur trois niveaux, tout comme l'on retrouve dans une cathédrale les grandes arcades, le triforium et les fenêtres hautes, avec ses énormes contreforts jouant le rôle des piles, avec ses neuf salles, le bâtiment semble avoir été imaginé à l'image d'une cathédrale, selon le nouveau mode de pensée, la scolastique, qui commençait alors à s'épanouir. Encore que cette forme intellectuelle et l'enseignement qui l'utilisait semblent s'être développés dans une aire de 150 à 200 km de rayon autour de Paris. L'abbaye du Mont Saint-Michel apparaît géographiquement assez éloignée de la zone d'extension de cet esprit nouveau sauf à admettre qu'il se soit plus largement diffusé que ne le dit Erwin Panowski ou bien qu'il ait été véhiculé ponctuellement par des religieux vers leur établissement d'origine ou par de nouvelles recrues arrivant dans un monastère. Raoul des Isles que l'on sait avoir dû aller rechercher de nouveaux frères à Paris et autres bonnes villes, lui-même ou par émissaires interposés, a pu peut-être ramener quelques jeunes moines tout frais émoulus de cet enseignement et porteur de ce nouvel esprit. Cependant, l'on a peine à imaginer que ces nouveaux arrivants aient pu avoir d'emblée suffisamment d'ascendant sur l'abbé, comme certains auteurs l'ont imaginé à propos de la propagation qu'ils auraient alors faite des thèses de

Joachim de Flore¹⁶, pour imposer leur mode de pensée à une communauté placée sous l'obéissance de la règle bénédictine toute faite d'humilité et d'obéissance et justement en pleine restauration de l'autorité abbatiale. On se contentera donc de constater l'existence d'une reconstruction destinée, quand elle est admirée de l'extérieur, à inférer du sens, par ce que pouvait en traduire le développement de sa façade septentrionale, pour les marcheurs qui traversaient la baie en arrivant par le nord et que si la structure intérieure devient reconnaissable sur l'élévation extérieure, c'est alors qu'on aurait utilisé le principe de clarification communément développé par le courant scolastique.

-Le cloître qui s'intègre à tout l'ensemble et en constitue un élément signifiant essentiel, présente à l'intérieur de la Merveille, pour ce qui concerne le message qui y est contenu, un ensemble indépendant, un peu comme un tiroir secret dans un meuble secrétaire ancien. Il est à la fois le visible fonctionnel et l'invisible spirituel. Le visible fonctionnel en tant qu'espace distribuant les salles les unes par rapport aux autres au sein de la clôture et l'invisible spirituel en tant que détenteur d'un sens caché, le lien entre le matériel et le divin, l'interface entre la terre et le ciel, le sens du combat temporel entre le mal et bien, véritable pèlerinage humain des moines depuis leur propre cité terrestre vers la Cité de Dieu.

Quelle sensation sublime, quelle impression d'irréel, quelle ardente admiration pour le pèlerin médiéval qui, traversant la baie un matin de brouillard, le regard illuminé par la céleste apparition, découvre, flottant dans le ciel, cette colossale construction émergeant au-dessus du voile cotonneux, comme au-dessus des nuages, la silhouette hiératique de la cathédrale céleste, la Jérusalem nouvelle. Ce même pèlerin, lorsqu'il a atteint la salle de l'aumônerie, exténué et transi, entend peut-être, retentissant depuis l'église supérieure, la psalmodie des cantiques sacrés et des antienne glorieuses, tout comme dans la sainte Cité la voie des anges chante en permanence les louanges de Dieu. Peut-être est-il émerveillé que provienne des niveaux supérieurs par un large conduit l'aumône bénédictine, l'offrande des moines aux pauvres et aux éreintés, véritable manne descendant du ciel, le Pain de vie qui doit le nourrir à jamais.

L'on comprendra mieux le sens symbolique du lieu si l'on accepte de superposer en un seul élan spirituel la double notion d'un passage. La mort est un passage et le texte de l'Apocalypse le rappelle suffisamment qui relate comment, à la fin des temps, l'on passera par l'épreuve du Jugement dernier de la société humaine fondée sur l'opposition dialectique du Bien et du Mal depuis la faute originelle au règne définitif du Christ éternel. La traversée de la baie constitue de

¹⁶ Nicolas Simonnet et à sa suite Marc Décenneux ont émis l'hypothèse que la mise en place de la frise sculptée du cloître avait été réalisée en fonction des thèses de Joachim de Flore, véhiculées par les franciscains représentés ici par leur père spirituel, saint François d'Assise.

la même façon un passage au cours duquel le pèlerin affronte la mort, la mort que sont la brume qui enserre, les sables mouvants qui enlissent, la marée qui ennoie. Il affronte le Mal, le diable, Satan, le grand serpent, celui qui veut l'attirer vers son royaume infernal. On représentait fréquemment dans les scènes de Jugement dernier, sur les tympans ou les peintures murales, les petits démons qui s'accrochent à l'autre plateau de la balance tenue par Michel pour faire basculer la situation en leur faveur. Cependant, protégé par l'archange, sauvé par sa foi, le pèlerin ressort victorieux de cette épreuve. Il lui reste à gravir toutes les marches pour s'élever jusqu'au sanctuaire qui était lui-même une église à degrés.¹⁷ Ainsi le pèlerinage au Mont Saint-Michel pouvait-il revêtir un sens bien spécifique qui le différenciait sensiblement des pèlerinages traditionnels sur les chemins de Compostelle ou de Rome. Tout au long de ceux-ci, d'abbayes en abbayes, le pèlerin venait s'incliner devant de saintes reliques de saints personnages qui avaient préexisté et dont il voulait s'imprégner de l'exemplarité de vie pour mieux guider sa vie spirituelle. Ici, pas de reliques, le chrétien vient se mettre directement dans la main de Dieu par l'intercession de l'Archange protecteur.

De même qu'est émouvante et superbe l'image des foules de pèlerins qui, entre autres points de départ, débutaient le plus souvent leur traversée en partant d'une plage nommée "Le Bec d'Andaine" sur la commune de Genêt, très précisément située au nord du Mont et qui dans leur pérégrination, en progressant du nord vers le sud, c'est à dire vers la lumière, réalisaient la prophétie johannique : *"Les peuples de la terre marcheront à sa lumière et les rois y apporteront leur gloire et leur honneur."*¹⁸

Un pèlerinage, donc, qui en quelque sorte préfigure ce que sera à la fin des temps le Jugement dernier et l'entrée dans la Jérusalem céleste. Un pèlerinage à dimension eschatologique.

Ainsi, cette abbaye, dans sa situation géographique et dans le sens symbolique du programme iconographique de son cloître, apparaît bien comme cette montagne *"grande et haute"*, sur laquelle descend la Jérusalem céleste, *"parée comme une épouse pour son époux"*. Elle est l'image du nouveau temple, arpenté par Jean, la Cité nouvelle, l'Eglise du Christ, vers laquelle la Cité terrestre, cité pèlerine de saint Augustin, en devenir de s'accomplir en Cité céleste, est en marche ; pendant que, le Diable s'étant alors arrêté à ses portes,¹⁹ sur le sable de la baie, les

¹⁷ Le chœur roman se situait à une hauteur de plus de 2,50m au-dessus du niveau du chœur flamboyant. Ainsi, par plusieurs dénivellations, du parvis à la nef, de celle-ci au transept puis au chœur, se communiquait une impression d'ascension vers le ciel.

¹⁸ Apocalypse-24, 24

¹⁹ Apocalypse-12, 13-18: *"Quand il se vit jeté à terre, le Dragon se mit à la poursuite de la Dame qui avait enfanté le Mâle... Le serpent alors cracha contre la Dame un torrent pour la noyer. Mais la terre secourut la Dame en ouvrant la bouche pour absorber le torrent vomi par le Dragon. Celui-ci, alors de*

témoins du Christ, dépositaires du témoignage de Jésus, par leur mission apostolique contribuent, on dirait presque contre "vents et marées", à en soutenir les fondations et à édifier les murailles. La configuration exceptionnelle des lieux permet que s'exprime dans le passage que représente ce pèlerinage l'ensemble de la foi chrétienne en fonction des quatre niveaux de lecture de l'exégèse médiévale :

-Au niveau le plus simple de cette compréhension, on voit comment l'afflux de milliers de fervents vers ce lieu d'exception, pendant des siècles, réalise un **phénomène historique** qui a valeur d'exemple.

-Assimilable au passage de la Mer rouge par les Hébreux, épisode qui institue la Pâque, il découvre, au premier degré de l'intelligence spirituelle, sa valeur d'**allégorie**.

-Tout comme le peuple juif, libéré de la servitude marchait vers la liberté et la Terre promise, il est identifiable encore au passage que le Christ vivant, devenu l'Agneau de la Pâque, montre par son saint Sacrifice, pour s'affranchir des ténèbres du péché et progresser vers la Lumière. Il prend ainsi figure **tropologique**.

-Véritable préfiguration, enfin, dans son essence même de ce que sera, à la fin des temps, le passage vers le Jugement et l'accès à la Jérusalem céleste, dans l'éternité et la Lumière du Christ-roi, il révèle toute sa valeur **anagogique**.

Ce pèlerinage intègre donc, à lui seul et de façon fusionnelle, toute l'exégèse des Ecritures et, portant témoignage de la vigueur et de l'ampleur de la foi chrétienne, il en divulgue le sens profond et véritable.

Ainsi, tout concourt à faire de ce lieu exceptionnel, par la disposition des bâtiments, par le sens symbolique qu'on y infère, par la spiritualité qui s'en dégage, l'entrée dans la Cité de Dieu et le Temple lui-même dont l'exégèse médiévale définissait la mise en œuvre dans les Ecritures, selon les trois niveaux spirituels accoutumés :

Cette maison que tu bâtis, si tu obéis à mes lois, si tu pratiques mes commandements... je demeurerai au milieu des Israélites et je n'abandonnerai pas Israël, mon peuple. (1Rois-6, 12)

"Détruisez ce temple et, en trois jours, je le relèverai. Les Juifs répartirent :

"On a mis quarante-six ans à bâtir ce temple et vous, en trois jours, vous le relèverez ?"(Jean-2, 19)

"Mais je n'y ai pas vu de temple, car le Seigneur Dieu Dominateur en est le temple, ainsi que l'Agneau."

(Apocalypse-21, 22)

fureur contre la Dame, s'en alla faire la guerre au reste de sa descendance, les observateurs des ordres de Dieu et les dépositaires du témoignage de Jésus. Et il s'arrêta sur le sable de la mer."

Il a donc bien fallu que ce projet dont la cohérence apparaît totale soit conduit d'un bout à l'autre par une seule volonté, celle d'un seul abbé. La certitude que Michel Nortier apporte sur le fait qu'il ne puisse s'agir que de Raoul des Isles consolide ce point de vue. Ainsi s'est posée la question de l'ouverture des trois baies à l'ouest. Le même auteur, s'appuyant sur la *Neustria Pia*, en évoque le percement ultérieur par l'abbé Richard Turstin, en vue de s'ouvrir sur la future salle du chapitre, en même temps que l'achèvement du mur occidental de la galerie qui les porte.²⁰ A la lumière de ce qui s'est démontré à propos du positionnement des panneaux figuratifs en toute cohérence les uns par rapport aux autres et dans l'organisation générale du cloître, il paraît préférable de penser que ces ouvertures ont été mises en place, dès l'origine, dans le chantier du cloître qui aurait dû être suivi, dans la continuité logique et raisonnée du projet, par le troisième bâtiment. Nous suivons, en ce sens, l'opinion de Paul Gout : "...[les baies à l'ouest] *Leur existence en 1228 montre que le bâtiment qui devait prolonger la Merveille vers l'ouest était déjà projeté et que l'abbé Richard [Turstin] ne fit, dans la circonstance, qu'entreprendre l'exécution d'un ouvrage conçu avant lui.*"²¹ La situation des trois baies en regard direct avec les écoinçons figuratifs disposés avec tous les autres dans une logique qui exclut toute localisation aléatoire, prouve bien le lien étroit qui existe entre tous ces éléments et leur positionnement réciproque établi dans un rapport de dépendance spirituelle, les uns par rapport aux autres. Ce qui laisse à penser que l'abbé Raoul des Isles devait entrevoir de mener à bien et jusqu'à son terme l'ensemble de la reconstruction si son état de santé et son impotence n'étaient venu interrompre cette généreuse responsabilité. Nul ne sait pourquoi ses successeurs n'ont pas parachevé son œuvre, alors que Richard Turstin (1236-1264), plus connu pour s'être lancé dans les imposants travaux d'organisation de la nouvelle entrée à l'est, aurait pu utiliser une partie de ce financement à cette noble entreprise.

Un abbé, une œuvre.

L'œuvre de restauration matérielle entreprise par l'abbé Raoul, semble rien moins qu'anodine. Pour mener à bien un tel chantier, il faut évidemment conduire les finances de l'abbaye de façon rigoureuse. Bien sûr, existe-t-il la donation faite par Philippe Auguste à l'abbé Jourdain, à la suite de l'incendie de 1204²². Mais nous ne connaissons pas la date exacte de cette donation et Jean

²⁰ Michel Nortier, *Millénaire monastique*, Op.cit., tome V, chap. 4, "La construction de la Merveille, nouvelle datation proposée", p.89.

²¹ Paul Gout, Op. Cit., p. 488.

²² Thomas Le Roy, *Manuscrit des Curieuses Recherches*, Eugène Robillard de Beaurepaire, p. 350 : "Une bonne somme de deniers pour réparer cette église et ce monastère".

Chazelas²³ laisse entendre que cette donation aurait pu être réalisée tardivement. En revanche, l'annexion de la Normandie par Philippe-Auguste et son rattachement à la couronne de France à cette date, a privé l'abbaye de tous les revenus qu'antérieurement elle touchait de ses nombreux domaines d'outre-Manche. Pourtant, en dépit de ces difficultés, Raoul réussit à rembourser dix-huit mille livres de dettes de son prédécesseur²⁴, consacre vingt mille livres à la construction de la Merveille²⁵ et enrichit la bibliothèque pour une somme de deux mille livres tournois d'ouvrages nouveaux²⁶. Ce sont des mesures qui montrent d'indéniables qualités d'administrateur rappelées par ailleurs dans la *Gallia christiana*, vol XV, col 521, qui n'omet pas de mentionner qu'il "*remboursa les dettes et sut libérer de leurs créanciers les biens aliénés, qu'il restaura les bâtiments et en construisit de nouveaux, notamment le cloître qui fut terminé en 1228.*"

De nombreuses donations, opérées sous son ministère, viennent financer ces indispensables dépenses :

- Donation des dîmes de Champeaux et de Brétigny, en 1213, par Raoul Chevalier, seigneur de Champeaux.
- Confirmation du prieuré de Gohéré, diocèse de Chartres, avec le droit de forfaiture et de justice, en 1213, par le seigneur de Lannercy et l'évêque de Chartres.
- Donation de plusieurs terres du village de Run.
- Donation de toute la terre qui entoure l'église de Saint-Pair et la chapelle de Saint-Gaud, en 1216.

Les donations postérieures attribuées par erreur par Thomas Le Roy à l'abbatiate de Thomas des Chambres et de Raoul de Villedieu doivent être portées au crédit de Raoul des Isles grâce à la rectification chronologique des prélatures de ces trois abbés telle que l'a précisée Michel Nortier ²⁷. Savoir :

- Donation de plusieurs choses au manoir et au bois de la Croix en Argouges, en 1219.
- Donations et legs fait aux moines en leur prieuré de Roquillats, diocèse de Cornouaille, en 1222.

²³ *Millénaire monastique*, Op.cit., tome 1 page 141.

²⁴ Martène, *Thésaurus novus anectodorum*, Paris, 1717, t. I, col 956. Martène a édité le contenu du ms.149 de la bibliothèque du monastère, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque municipale d'Avranches.

²⁵ Martène, *ibid.*

²⁶ Martène, *ibid.* col.957.

²⁷ *Millénaire monastique*, tome V, article "La construction de la Merveille, nouvelle datation proposée", Art.cit., p. 86.

- Donation de la foire de Gohéry, par Geoffroy, vicomte de Châteaudun, en 1223.
- Ratification du don fait aux moines de la terre de Saint-Michel, outre la Noë en Saint- Germain, au diocèse de Coutances, en 1225.
- Donations et nouvelles augmentations faite par le prieuré de l'Abbayette, en 1225.
- Donation du patronage de l'église de Montenay, avant 1225.

Même si ces dotations n'atteignent pas dans leur globalité la prospérité consécutive à une gestion aussi efficace que celle d'un Robert de Torigny, au siècle précédent, il apparaît cependant certain que cet abbatiat, de 1212 à 1228 "a été beaucoup plus bénéfique qu'on ne l'avait jamais soupçonné."²⁸

On sait peu de choses sur cet abbé. La *Gallia Christiana*,²⁹ le mentionne comme ayant gouverné son abbaye pendant seize années, *strenue et viriliter*, activement et avec une mâle autorité. "*Il ramena à la paix les moines dissidents et rappela à l'ordinaire de la règle ceux qui s'en étaient détournés*". D'une façon générale, "*ordinis regulam stabilivit*", il réorganisa et consolida la vie monastique.

Il faut remarquer que les armoiries qu'il choisit après son élection à l'abbatiat sont constituées d'un unique lion dressé. Le Christ est "Le Lion de la tribu de Juda, le rejeton de David [qui] a trouvé moyen d'ouvrir le livre aux sept sceaux."³⁰ Symbole de justice, il est le symbole du Christ-Juge. Doit-on voir dans ce choix, une soumission particulière au Christ, en même temps que l'expression de son autorité temporelle de justice ?

Le document qui peut nous permettre d'un peu mieux connaître ce personnage assez exceptionnel, c'est le texte d'une pétition qu'il fait adresser au pape Grégoire IX, portant plainte contre son successeur et qui a été présentée par l'entremise d'un procureur auprès du Saint-Siège. Il apparaît assez évident qu'il s'agit beaucoup plus d'un panégyrique que de la transcription fidèle de son attitude et de son action au cours de son abbatiat. Magnifiant l'oeuvre de l'abbé, le texte le présente comme un personnage ayant cumulé toutes les qualités nécessaires à l'enrichissement du monastère, au redressement intellectuel et spirituel de la communauté, au rétablissement d'une excellente réputation qui devait faire de l'abbaye de Saint-Michel-au-Péril-de-la-Mer un modèle du genre ; cette réussite était calquée sur le bel exemple de la vie bonne et vertueuse dont son guide avait su faire preuve. La partialité de l'avocat qui plaide la cause de l'abbé ne fait aucun doute. On peut s'en convaincre lorsque l'on rappelle les termes de la visite canonique de

²⁸ Michel Nortier, op. cit.p. 86.

²⁹ Tome XI, col. 521.

³⁰ Apocalypse-5, 5.

l'archevêque de Rouen en 1223 qui fait ressortir les insuffisances caractérisées dans la gestion matérielle et spirituelle de Raoul. Est-ce à dire que ce rapport de visite a eu l'effet d'un électrochoc qui a conduit Raoul à réformer en profondeur son attitude vis-à-vis de la mission pastorale qui était celle de sa charge ? C'est très possible. Tout comme il est possible de penser, que c'est à partir de cette visite qu'il a entrepris de faire du cloître ce grand livre de prière et de méditation qui fait tout l'objet de notre intérêt aujourd'hui.

Toujours est-il qu'à en croire le contenu de cette pétition, Raoul a su convaincre de façon pacifique et affectueuse les récalcitrants, il a su ramener à l'observance de la règle le troupeau égaré, principalement pour ce qui concerne l'assistance à l'office divin, le retour aux repas pris en commun dans le réfectoire, l'abandon de propriétés et de cassettes personnelles de certains moines. Les bâtiments, tant ceux de l'abbaye à proprement parler que ceux des maisons annexes ont été réparés, restaurés et agrandis. Il a fait rechercher de nouvelles recrues, soigneusement examinées quant à " leur genre de vie, leur honnêteté, leur culture, leur loyauté, leur prudence et leur puissance de travail"³¹. De plus, il enrichit l'abbaye d'un grand nombre d'ouvrages nouveaux pour une valeur, disions-nous, d'environ deux mille livres tournois.

Raoul des Isles, et personne n'a percé le mystère de ce surnom, meurt le 12 mars 1232, après une retraite forcée au prieuré d'Ardevon pour cause de paralysie. Quel âge pouvait-il avoir ? Une soixantaine d'années ? Il serait donc peut-être né dans la décennie 70 du siècle précédent et les années de ses études se situeraient aux alentours de 1185 - 1195. Il aurait pu ainsi être précocement baigné dans cet esprit nouveau qui pointait dans les milieux universitaires et aurait pu connaître les prémices des mutations profondes qui allaient marquer la théologie dans les décennies suivantes.

Comme beaucoup de moines de son époque, il doit être fin lettré. C'est un clerc pétri de connaissances, de réflexion et de recherche spirituelle. Deux indices étayent l'hypothèse de sa valeur intellectuelle. D'une part, l'enrichissement de la bibliothèque, tel que nous venons de le citer, par un achat supplémentaire de manuscrits et d'autre part le fait qu'à la suite de sa démission forcée, il garde l'usage de sa bibliothèque personnelle qu'il a constituée et qui est conservée dans l'église abbatiale³², faveur qui se trouve réduite à la conservation de quatre livres à la fois, par décision d'un tribunal d'arbitrage dépêché par Grégoire IX, dans une affaire qui l'opposait à son second successeur, Raoul de Villedieu. Le fait qu'il se soit constitué une bibliothèque privée en plus de celle du monastère et la volonté d'en garder l'usage malgré son

³¹ Martène, *op.cit.*, col 956.

³² *Millénaire*, *op.cit.*, t.I, p. 144 – 145.

impotence et son éloignement à Ardevon prouvent l'attachement de cet abbé à la culture et à la quête spirituelle (peut-être aussi à la valeur vénale des manuscrits, qui sait ?). Les termes du contrat qui règle l'utilisation de ces ouvrages restent d'ailleurs assez mystérieux³³ : pourquoi sont-ils gardés "en lieu sûr" dans l'église ? Le scriptorium-bibliothèque n'est-il donc pas un lieu suffisamment sécurisé ? Pourquoi ces livres sont-ils gardés sous double clef, l'une qu'il conserve, l'autre étant confiée à un membre de la communauté "digne de confiance" ? Ou bien, les livres qu'il a acquis l'ont été au frais de l'abbaye, auquel cas il n'y a aucune raison qu'ils n'intègrent pas le scriptorium. Ou bien ils lui appartiennent en propre, financés par ses ressources personnelles, alors pourquoi ne les emporte-t-il pas avec lui dans son manoir d'Ardevon ? Est-ce pour les protéger ? Cependant la situation de la double clef est bien embarrassante si l'on admet que cette disposition signifie qu'il s'agit de deux serrures différentes, car ni lui, ni la communauté ne peuvent avoir accès directement à ces ouvrages, sans l'aval de l'autre partie. Pourquoi la communauté ne peut-elle les consulter sans son autorisation ? Est-ce à dire que ce sont des oeuvres "dangereuses" pour l'époque, des livres à ne pas mettre entre toutes les mains, parce que considérés comme "subversifs" ? Des textes ou des auteurs condamnés par l'Eglise ? Des ouvrages ésotériques ? Nous n'avons malheureusement pas trace de la liste de ces ouvrages, pas plus que nous ne sachions s'ils figurent dans la collection confisquée en 1789 et conservée aujourd'hui à Avranches. Et si la collection est conservée sous un système de clés identiques, laissant à chaque partie le loisir d'y accéder selon sa convenance, pourquoi ces manuscrits ne rejoignent-ils pas la bibliothèque ? D'autant que dans tous les cas, c'est bien l'abbé qui éprouverait le plus de difficultés à s'en approcher puisqu'il réside désormais à l'extérieur et que cette situation contraint de passer nécessairement par les impératifs imposés par la porterie. Nous penchons donc plutôt vers l'idée que les deux clés ne pouvaient être que différentes, ce qui maintenait à l'ancien abbé une sorte de droit de regard sur l'utilisation des manuscrits. Et cette autorité prolongée pourrait expliquer les profondes dissensions qui se sont développées entre Raoul des Isles et Raoul de Villedieu, son second successeur. En définitive, comme Raoul des Isles finit par être excommunié en 1231 par décision du tribunal d'arbitrage et par l'évêque d'Avranches, donc par perdre toute velléité d'utilisation de ces documents, on voit comment Raoul de Villedieu a réussi à accaparer et sans doute intégrer à la bibliothèque du monastère la collection de manuscrits qui initialement relevaient de la propriété éminente de son prédécesseur. Ces péripéties démontrent assez bien tout l'enjeu d'importance que pouvait revêtir à cette époque la propriété des livres.

³³ Martène, op. cit., col. 861.

Les termes de la pétition ne tarissent pas d'éloges à propos de Raoul et la pension qui lui est votée, à l'unanimité, lorsqu'il résigne et se retire au prieuré d'Ardevon, est fixée à la hauteur des qualités qu'on lui reconnaît. Elle prend en compte "les mérites et le prestige d'un homme de si haut rang et de si grandes qualités". Ce qui relève de la flatterie de circonstance au moment où il quitte sa charge, amplifié par le caractère élogieux du plaidoyer, le cède à une considération plus subtile : on prévoit qu'il faut en outre lui accorder des revenus élevés en prévision des "frais et des dépenses qui seraient occasionnés par ceux qui allaient certainement le visiter à cause de son excellence et de son prestige". Au détour d'une telle phrase, on pressent que ce Raoul n'est décidément pas n'importe qui et qu'il a acquis une notoriété et une sagesse qui font de lui une référence que l'on vient consulter. Un homme de grandes connaissances sans doute dont la puissance intellectuelle se mesure à la complexité que l'on découvre dans l'exécution du programme symbolique du cloître.

C'est un homme qui, par ailleurs, veille à l'enrichissement moral de son abbaye par les nombreuses unions spirituelles qui se lient à l'époque de sa charge, avec les abbayes de Saint-Wandrille, de Fleury-Saint-Benoist, l'abbaye de la Couture et de Saint-Pierre de Bathionense, en 1213 et avec celle de Saint-Jovin de Marnes et de Saint-Julien de Tours, en 1222.³⁴

Cependant, on sait également que c'est le chantre qui dirigeait dans les monastères anciens la vie liturgique et la vie intellectuelle et que c'est grâce à eux que la connaissance a fait de tels progrès à l'époque médiévale³⁵. Est-ce à dire que celui du Mont-Saint-Michel aurait pu venir en aide à l'abbé dans l'invention de la structuration savante du cloître ? Quand on mesure la complexité de cette réalisation, on peut en effet penser que tout cela n'a sans doute pas jailli d'une seule tête mais est le fruit d'une réflexion plurielle.

Curieuse destinée, enfin, que celle de cet homme qui a redressé financièrement, matériellement et spirituellement son monastère, qui a tellement œuvré pour revitaliser la foi au sein même de sa communauté et qui finit par être exclu du giron de l'Eglise, l'année qui précède sa mort, à la suite des discordes qui l'opposent à ses successeurs, sans que l'on sache s'il a pu avoir le temps de bénéficier de la levée de cette sanction et de se réconcilier ainsi avec l'Institution et avec Dieu. On ne sait donc où se trouve sa sépulture ni si elle a pu être organisée en terre d'Eglise. Sa retraite forcée à Ardevon ne fut sans doute pas un séjour très confortable dans ce manoir dont une étude nous apprend qu'il n'était composé que d'un simple corps de bâtiment, peut-être mis en chantier par Raoul des Isles lui-même, vers 1225, et que seul le premier étage, composé d'une

³⁴ *Dom Thomas Le Roy et le manuscrit des curieuses recherches*, par Eugène de Robillard de Beaurepaire, p. 356.

³⁵ *Millénaire*, Op.cit., tome I, p. 606.

unique grande pièce, accessible par une entrée située dans le pignon nord grâce à un escalier de bois ou une échelle, était conçu à usage d'habitation.³⁶

Cependant, se pose parallèlement à cette situation historique la question de connaître la motivation qui a animé cet abbé dans l'élaboration et la mise en place de l'ambitieux projet de reconstruction des bâtiments conventuels, dans sa volonté de délivrer un message spirituel primordial et l'épaisseur intellectuelle de l'homme qui s'y attèle. On a avancé l'hypothèse d'une contamination de la communauté par le courant joachimite et l'on a vu dans la présence de la statuette de François d'Assise un signe probant de cette avancée véhiculée par les franciscains. Toute la reconstruction du bâtiment de la Merveille et le cloître en particulier ne serait alors que l'expression discrète sinon secrète des thèses du calabrais.

Il est préférable de penser que dans le premier quart du 13^{ème} siècle, après une longue période de dégradation et d'irrespect de la règle, l'abbaye du Mont Saint-Michel doit être remise dans le droit chemin, celui de la doctrine chrétienne catholique et romaine la plus orthodoxe, grâce à une observance plus stricte de la règle, dans le droit fil de la spiritualité qui se dégage des Ecritures et de l'interprétation qui en est faite par les Pères de l'Eglise. Dans le sens de la réforme grégorienne et de la ré-appropriation par l'Eglise, au détriment des laïcs, du temporel ecclésiastique, de son autorité sur les investitures.

Tous les auteurs expliquent l'état de délabrement dans lequel était tombé le monastère, à la fin de l'abbatiate précédent, consécutivement à l'incendie allumé par les Bretons en 1204 d'une part et surtout, d'autre part, à cause des fortes dissensions qui étaient apparues entre l'abbé Jourdain et sa communauté jusqu'à sa relégation sur Tombelaine en 1211 - 1212. Jean Chazelas rappelle³⁷ combien la vie monastique s'était notablement dégradée en ce début de siècle sous la prélature de cet abbé qui semble avoir contribué à appauvrir le monastère par le détournement à des fins personnelles des offrandes et de certains revenus appartenant à l'abbaye et par les dettes qu'il a contractées. Bien peu soucieux d'édifier ses frères par la pratique d'une conduite personnelle exemplaire, il semble être à l'origine de nombreuses négligences dans l'observance de la règle et en conséquence être responsable du sensible déclin de l'abbaye, dans un contexte de décadence générale de l'ordre bénédictin. La transaction passée entre la communauté et lui, destinée à l'évincer de toute responsabilité, est édifiante à ce sujet. Accumulation de pécules ou de revenus personnels, absentéisme aux offices, repas en dehors de la clôture dans les tavernes du village,

³⁶ Edward Impey, article "Le prieuré du Mont-Saint-Michel à Ardevon", bulletin des Amis du Mont, n°96, 1991, p. 33 et 37.

³⁷ *Millénaire monastique*. Op.cit., Jean Chazelas, "Vie monastique au MSM, au XIII^{ème} siècle", tome I, chap. V, p. 127.

les manquements à la règle font scandale qui écartent les vocations et réduisent l'effectif d'une bonne dizaine. Une sérieuse reprise en main s'impose de la part de l'autorité ecclésiastique à l'aide de visites canoniques extraordinaires effectuées par l'évêque de Lisieux ou celui de Coutances, accompagnés d'abbés cisterciens, jusqu'à l'éviction du fautif à l'extérieur de l'abbaye, dans une retraite cependant confortable et son remplacement par Raoul de Isles.

Le contexte religieux sous l'abbatit de Raoul des Isles.

On ne peut détacher l'histoire de la reconstruction de la Merveille et la création du cloître revêtu de sa superbe parure de feuillage délicat du contexte religieux dans lequel elles s'inscrivent. Lentement, au fil du temps, depuis plus de dix siècles, l'Eglise a élaboré, synodes après conciles, à coup de controverses dogmatiques, d'anathèmes et d'analyses exégétiques toujours plus fines des Ecritures, une théologie puissante dans un cadre doctrinal affirmé. Les Pères de l'Eglise, dans des entreprises parfois gigantesques, en taille et en puissance de réflexion, des cohortes de penseurs, des légions d'exégètes, ont tenté de construire et de résoudre en équations infiniment complexes toute la spiritualité humaine, telle qu'ils étaient en mesure de la cerner en leur temps. Au 12^{ème} siècle, la recherche intellectuelle est en plein essor et favorise progressivement la spéculation dans une orientation résolument tournée vers l'intelligence de la foi. L'école du Bec, sur la lancée de saint Anselme (1033-1109), active dans la seconde moitié du 12^{ème} et au 13^{ème} siècles, a fait de la formule de son abbé, futur occupant du siège épiscopal de Cantobéry, *fides quaerens intellectum*, la foi à la recherche de l'intelligence, sa doctrine, cherchant à mêler l'ancienne veine du platonisme augustinien avec le nouveau courant aristotélicien primitivement initié en occident, dans la période tardo-antique, par Boèce (480-524). Le monachisme, même chez les Cisterciens, n'échappe pas à ce bouleversement qui amorce celui qui va s'élargir et s'approfondir au siècle suivant. La théologie se met en place dans un grand effort de création et de synthèse. C'est le temps de la théologie des sommes et des sentences, c'est à dire la lecture, la synthèse et les commentaires des Ecritures. La *Summa sententiarum* de Pierre Lombard, exposé complet, systématique et raisonné des principales vérités de la foi chrétienne, en est le meilleur exemple dans la seconde moitié du siècle.

Le 13^{ème} siècle constitue un véritable tournant dans le domaine de la pensée. Grâce à des relations plus fréquentes avec le monde arabe, héritier des civilisations de l'Antiquité, avec, d'autre part, la diffusion de nouveaux manuscrits après la prise de Constantinople par les croisés en 1204 et l'organisation d'un empire latin d'Orient, avec la création des deux nouveaux ordres mineurs et prêcheurs, les franciscains et les dominicains, et enfin avec la fondation des Universités, se

produit une nouvelle consolidation de la pensée sur la base de l'héritage du 12^{ème} siècle. Une quantité importante de productions littéraires d'origine grecque, juive et arabe, véritables stimulants de la pensée, se trouve introduite dans l'Europe chrétienne. La vision doctrinale de l'Eglise à propos de l'Univers, fondée sur la théologie latine traditionnelle de conception augustinienne, s'en trouve alors fortement bousculée et en premier lieu par la propagation de l'oeuvre intégrale d'Aristote aux exceptionnelles qualités scientifiques. En même temps que les oeuvres du philosophe grec deviennent, à partir du 12^{ème} siècle, progressivement plus accessibles, le néoplatonisme latin ou chrétien confirme, lui, son enracinement. Cette consolidation s'était produite depuis plus longtemps grâce à de nombreuses sources, les ouvrages arabes d'astronomie, de mathématiques, de sciences naturelles et de médecine, l'oeuvre encyclopédique d'Avicenne, les progressives et plus tardives traductions d'Averroès. Toute cette nouvelle manne intellectuelle bouleverse les certitudes. Mais c'est bien la logique aristotélicienne qui constitue désormais l'armature de la réflexion scientifique, tout comme le néoplatonisme devient l'incontournable référence de la philosophie. Dans le premier tiers du siècle, l'action intellectuelle du christianisme reste prépondérante dans le domaine des idées religieuses et morales. Toute l'entreprise des décennies suivantes, celle de la scolastique, consiste à se nourrir de la science antique que l'on découvre avec admiration et stupeur, et particulièrement donc Aristote, d'autant que cette culture médiévale qui imprègne les esprits éclairés est encore toute jeune et se découvre très avide de nouveaux savoirs. La parole divine, cœur permanent de la réflexion, nécessite d'être expliquée puisque l'homme, empêché depuis la chute originelle, ne peut l'interpréter convenablement, et c'est l'objet même du rôle du théologien que d'organiser cet enseignement avec les nouveaux outils que lui procure la re-découverte de la science antique, dans une indispensable superposition de la dialectique et de la logique.

En Europe, les foyers intellectuels sont nombreux, Tolède, au contact de deux civilisations, Naples, la Curie pontificale et Oxford, pour les plus actifs. Mais c'est de toute évidence Paris qui devient la métropole scientifique de la chrétienté, le plus important centre des études, secoué par les mouvements intellectuels divergents qui traversent ses deux facultés, celle des Arts et celle de Théologie. A partir du 13^{ème} siècle, on peut considérer que la plus grande partie de la littérature philosophique et théologique est d'origine universitaire, principalement à partir du foyer parisien, dans lequel les deux ordres, le mineur et le prêcheur, prennent un rôle essentiel.

Jusqu'au 12^{ème} siècle, les sciences profanes ne sont considérées qu'en tant qu'elles servent la pensée dominante, enracinée dans saint Augustin ; un savoir spécifiquement chrétien donc, celui d'une sagesse éclairée par la foi, autour de la Révélation. Dans le domaine de la science, le précurseur Abélard avait consacré la logique d'Aristote aux côtés du traditionnel *trivium*, la

grammaire, la dialectique, et la rhétorique. Mais les contenus restaient superficiels. A la faculté de théologie s'enseigne la sagesse tirée des Ecritures et des Pères de l'Eglise. On les explique plutôt qu'on ne raisonne d'un point de vue philosophique sur leur sens. La méthode spéculative demeure l'exception qui attire alors de vives réactions des courants conservateurs. La philosophie ne représente pas une discipline scientifique tout à fait distincte et aucun courant philosophique ne se profile encore dans les milieux parisiens.

Tout change, à partir du début du 13^{ème} siècle. L'emprise de la philosophie d'Aristote est telle que, sous l'autorité de Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, le concile de Paris de 1210 condamne les enseignements d'Amauri de Bène et de David de Dinant, très inspirés par sa pensée et interdit la lecture publique et l'utilisation dans l'enseignement de commentaires de sa philosophie naturelle. En 1215, Robert de Courçon, légat pontifical d'Innocent III et de plus son ami de jeunesse, chargé de réorganiser les études à Paris, promulgue les statuts de l'Université et stipule en matière d'enseignement dans la continuité du décret précédent. Sans doute le rôle des maîtres de la faculté de théologie a-t-il pu influencer dans le sens de cette réaction conservatrice, face à l'engouement de la jeunesse pour la découverte de cette philosophie nouvelle. Le courant traditionaliste réfute l'idée que puisse se dresser à côté de la sagesse chrétienne des théologiens, en concurrence en somme, une autre sagesse, celle des philosophes païens. Idée intolérable pour le souverain pontife, Innocent III, tellement soucieux de sauvegarder la pureté de la foi. Et son successeur, Grégoire IX, dans la même veine mais de façon moins autoritaire, adresse en juillet 1228 aux professeurs de la faculté de théologie de Paris une missive qui les met en garde contre une utilisation trop systématique de cette science de l'esprit, déclaration qui montre bien son inquiétude à propos du progrès de la méthode spéculative dans la science sacrée. Dans une période plus tardive que celle pendant laquelle Raoul des Isles a procédé à la création du cloître, avec Guillaume d'Auxerre, Philippe le Chancelier et Guillaume d'Auvergne, les références à l'oeuvre d'Aristote sont encore beaucoup plus nombreuses que dans le premier quart du siècle où la méthode spéculative en théologie est encore balbutiante. Cependant, on peut constater que les précoces alarmes de la hiérarchie ecclésiastique dans les deux décisions autoritaires de 1210 et 1215 n'ont pas en définitive réussi à enrayer le mouvement. Sans doute parce que tous les théologiens sont nécessairement passés auparavant par la faculté des Arts où la logique d'Aristote façonne les esprits depuis plus longtemps. Et c'est dans une savante combinaison "d'aristotélisme néo-platonisant éclectique amalgamé d'augustinisme " que vers les années 1225 se fonde la scolastique "pré-thomique". Dès 1230, l'enseignement de la Faculté de Théologie est réellement tombé sous l'influence de la philosophie. Mais c'est bien dans le premier quart du siècle que l'Université de Paris, dans la gestation d'une nouvelle pensée, se trouve agitée de convulsions

provoquées par les divergences entre, d'une part les maîtres du courant conservateur dans l'esprit de l'école de Pierre Lombard, soutenus par les autorités ecclésiastiques, Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, Robert de Courçon, légat, Innocent III et Grégoire IX et d'autre part, le courant progressiste, de l'école de Gilbert de la Porrée. Le savoir théologique, avant le 13^{ème} siècle, se cantonne à une lecture des Ecritures sans interférence avec la méthode spéculative de la philosophie. Le premier procède de la révélation divine qui alimente la foi et nourrit la charité, la seconde est une démarche de la raison pour bâtir une science universelle. Il y a manifestement incompatibilité de l'une avec l'autre, la première inspirée ne pouvant être expliquée rationnellement par la seconde. Le "*intellige ut credas*" de saint Augustin, le fait de pénétrer l'oeuvre de la création pour mieux étayer la foi et qui se trouve être à l'origine de la double activité monastique, le travail intellectuel et la prière, s'entend aussi comme un "*crede ut intelligas*", un appel au travail de réflexion et d'approfondissement, non pour remettre en question la parole divine mais pour la comprendre mieux et s'en servir comme rempart pour mieux la défendre. Ainsi se réconcilient les oeuvres de la raison et de la foi et, dans les bâtiments de la Merveille, la superposition du cloître sur le scriptorium, en est une manifestation probante. Un peu plus tard, on en arrive à la nécessité d'une démonstration théologique : dans la seconde moitié du siècle, la théologie scolastique, celle de saint Bonaventure, de saint Albert le Grand et surtout de saint Thomas d'Aquin, mêle la théologie dite positive, celle de l'exégèse des Ecritures à la lumière de la tradition patristique et la théologie spéculative, celle de la déduction rationnelle.³⁸

D'une façon plus générale, au début du 13^{ème} siècle, l'histoire de l'Eglise s'inscrit dans une période de troubles profonds et l'institution subit, dans la continuité du siècle précédent, tant à cause d'événements extérieurs que de la dégradation même de son organisation interne, une détérioration qui véritablement est en train de la ruiner.

La crise est extérieure par un antagonisme séculaire avec le Saint-Empire depuis la querelle pourtant déjà ancienne des Investitures et la lutte épuisante que doivent mener les souverains pontifes pour défendre les intérêts temporels, ceux des Etats pontificaux, contre le pouvoir impérial.

A l'intérieur, si le clergé régulier, par la réforme cistercienne qui accueille un nombre croissant de nouveaux adeptes et par la création de l'ordre des Prémontrés de saint Norbert, poursuit sa mission apostolique dans la pauvreté et l'obéissance, le clergé séculier, souvent paresseux,

³⁸ *Histoire de l'Eglise, depuis les origines jusqu'à nos jours*. "Le mouvement doctrinal du XI^{ème} au XIV^{ème} siècles". André Forest et F. Van Steenberghen / Gardillac, chez Bloud et Gay, 1951

ignorant ou ivrogne est surtout préoccupé par ses propres intérêts et se fourvoie en trafics d'influence et nantisements héréditaires plutôt que de s'adonner avec humilité à la conduite et l'édification du troupeau des brebis dont il a pourtant la charge. Un état de délabrement qui explique la persistance, à l'intérieur même de l'institution, d'un ample courant d'évangélisme manichéen et d'anticléricalisme qui secoue l'Europe depuis le 11^{ème} siècle, aux côtés de mouvements réformateurs sectateurs qui confinent à des déviances rapidement dévoyées en hérésies : les Frères du Libre Esprit en Allemagne, les Vaudois ou Humiliés à Lyon et en Lombardie, les Cathares dans le sud français et la Provence. Le poids de l'institution ecclésiastique, d'une part, une relative résistance à la docilité, d'autre part, conduisaient parfois des laïcs à vouloir s'émanciper de l'autorité de l'Eglise pour se transformer, au sein des peuples, en prédicateurs d'une autre vérité prenant quelques libertés avec la conformité dogmatique. Certains enseignent l'inutilité des sacrements, d'autres nient le sacerdoce, les cathares admettent l'existence d'un Dieu double, l'un bon et l'autre mauvais. Amaury de Bènes enseigne l'inspiration individuelle par l'Esprit-Saint et Pierre de Bruys rejette la présence réelle dans l'Eucharistie. Joachim de Flore, abbé cistercien, resté cependant dans le rang, prophétise la ruine de l'Eglise corrompue et la prochaine manifestation de l'Evangile éternel, celui de l'Esprit, en remplacement du Nouveau Testament, rétrogradé au rang d'Evangile de la Lettre.

C'est dans ce contexte perturbé, de division et de violence, qu'il faut replacer l'action de saint François d'Assise, véritable ré-activateur de la foi, apôtre de la paix et de l'amour qui obéit à l'ordre auquel l'avait voué l'apparition christique de "réparer [sa] maison qui croule" ; non pas uniquement la petite chapelle saint Damien où il était en train de prier, mais le Corps mystique du Christ, l'Eglise tout entière, mise à mal par la cupidité, le vice et la haine. Nous en reparlerons.

L'abbatit de Raoul des Isles se déroule sous un triple pontificat, celui d'Innocent III de 1198 à 1216, celui d'Honorius III de 1216 à 1227 et celui de Grégoire IX, son successeur.

Le rôle d'Honorius III, outre le fait qu'il ait provoqué, par ses appels répétés, la croisade de 1217-1221 et qu'il se soit plus particulièrement occupé de celle dirigée contre les Albigeois en appuyant Simon de Monfort, son fils Amauri, puis le roi de France Louis VIII, n'a pas laissé derrière lui une oeuvre si importante qu'elle puisse être considérée comme essentielle au cours de cette période.

Grégoire IX est élevé au pontificat l'année qui précède la résignation de Robert des Isles. L'action du souverain pontife n'a donc pas eu le temps de se révéler influente dans l'histoire de l'Eglise pour la période qui nous intéresse, celle de l'abbatit de Robert et la fin des travaux de la Merveille. Mais c'est bien le pontificat du premier d'entre eux qui peut être regardé, par les

retombées ultérieures que son action a générées, comme le plus essentiel de cette période, sinon de toute l'époque médiévale.

Intellectuel et sans-partage, soucieux de consolider l'autorité de l'Eglise, formé à Paris et à Bologne, Innocent III a été ultérieurement considéré comme le plus grand pontife du Moyen-âge. Il consacre son pontificat à mener de front une triple lutte : celle de l'accroissement de l'autorité de la papauté contre le pouvoir politique environnant, celle de la défense du christianisme contre les hérésies ou contre un Islam toujours plus conquérant, mais aussi au sein même de l'Eglise, la lutte contre la dégradation de l'autorité, par le renforcement de la centralisation romaine, avec un contrôle plus étroit de la hiérarchie.

Il oeuvre pour dégager l'Eglise de la tutelle impériale en faisant de Frédéric II de Hohenstaufen, roi de Sicile, le candidat de celle-ci au trône impérial, au détriment de Otto de Brunswick déconsidéré par sa défaite de Bouvines en 1214, ce qui lui permet de renforcer les Etats de l'Eglise dans la péninsule en éliminant la domination germanique en Italie centrale et de consolider ainsi l'autorité pontificale sur un domaine qui s'étend d'une mer à l'autre, de la Méditerranée à l'Adriatique. De même, il obtient la soumission complète de l'Angleterre, en mai 1213, en la personne du Plantagenêt Jean sans Terre qui lui fait hommage féodal de son royaume, en même temps qu'il condamne la révolte des barons qui viennent d'obtenir en 1215 la *Magna carta* et qu'il menace indirectement Philippe-Auguste, roi de France, contre toute tentative de rapprochement avec ceux-ci. De même avait-il obtenu, en 1204, l'hommage de Pierre d'Aragon pour son royaume d'Espagne-Portugal.

Il conduit une lutte offensive contre la puissance de l'Islam en organisant en 1200 la quatrième croisade destinée à reprendre Jérusalem conquise par Saladin en 1187 et en lançant le projet d'une cinquième expédition pour effacer l'échec de la précédente dont l'objectif initial s'était trouvé dévoyé par la prise de Constantinople par les croisés eux-mêmes en 1204. Une lutte défensive d'autre part contre les hérésies qui minaient la cohésion de l'Eglise, principalement ce néo-manichéisme cathare que le pape aurait voulu ramener dans l'orthodoxie romaine grâce à l'intervention de cisterciens investis d'un rôle de légats pontificaux mais dont l'échec, avec l'assassinat de Pierre de Castelnau, a conduit à l'ouverture à partir de 1208 de la Croisade contre les Albigeois, prêchée et réprimée cette fois par les Dominicains. En même temps que l'hérésie vaudoise, se trouvent condamnées les erreurs doctrinales de David de Dinant ou d'Amauri de Bènes et les thèses déviantes de Joachim de Flore pour ce qui est au moins de sa réfutation de la doctrine trinitaire, celle de Pierre Lombard, dont le concile de Latran a renforcé à l'occasion l'orthodoxie et l'autorité.

Enfin, il vise à réformer, de l'intérieur, l'Eglise elle-même en renforçant la discipline ecclésiastique par différents actes institutionnels, élaborant par exemple, parmi d'autres décisions, l'organisation des procédures de justice, la formation des synodes provinciaux mais encore en annonçant des sanctions contre les clercs incontinents, ivrognes et cupides et contre la profanation des églises.

Toute l'activité réformatrice d'Innocent III trouve consécration dans le quatrième Concile de Latran, convoqué en 1215. C'est l'un des plus imposants du Moyen-âge par l'ampleur de l'événement qui a vu la réunion de plus de 1200 prélats, délégués des chapitres et sans doute le plus important dans l'histoire de l'œuvre conciliaire, par l'ensemble et la portée des canons qui y ont été adoptés.

A côté des considérations politiques évoquées plus haut concernant l'Empire et l'Angleterre ou concernant l'appel à la croisade avec ses mesures d'accompagnement, le concile définit de façon explicite une constitution dogmatique "*De fide catholica*", précisant le gouvernement ecclésiastique, le ministère pastoral et les mesures en matière de procédure et de droit.

Le corpus dogmatique, véritable profession de foi trinitaire, qui explique donc la condamnation de Joachim de Flore, réaffirme de façon vigoureuse le rapport entre le Christ glorieux et le jugement universel, le lien entre la résurrection des corps et la juste rétribution des âmes en fonction des oeuvres de chacun, autant de points doctrinaux dont on rencontre l'expression dans les écoinçons du cloître. D'autres canons réaffirment l'importance des sacrements de pénitence, d'onction des malades et de mariage, définissent le mystère de la Transsubstantiation, soit la communion au Corps et au sang du Christ, la confession et la communion pascales rendues obligatoires de même que la fixation de Pâques à un dimanche pour bien distinguer la fête chrétienne de la *Pessah* judaïque. De là, découlent les mesures à prendre contre les hérétiques par le biais de l'Inquisition, la recherche des suspects et leur livraison au bras séculier, ainsi que de sévères mesures contre les Juifs astreints au port de vêtement différents, contraints à l'enfermement pendant la semaine sainte et soumis à la défiance des chrétiens en matière commerciale.

La législation canonique prend également une ampleur toute nouvelle. Les canons relatifs au gouvernement ecclésiastique confirment la prééminence de Rome sur le patriarcat oecuménique d'Orient, règle les cas de vacance des églises, corrige les abus du clergé, fixe la procédure d'enquête qui les concerne et entreprend la correction des moeurs. Des mesures confirment la volonté pontificale de restaurer la vie monastique en donnant une forme canonique aux établissements religieux selon la division régulière entre l'*ordo monasticus* bénédictin et l'*ordo canonicus* augustinien.

Le ministère pastoral se voit encadré par des décisions imposant le choix d'une règle (exemple de l'ordre dominicain qui adhère ainsi à la règle canoniale de saint Augustin), créant des auxiliaires épiscopaux dans les ministères de la prédication et de la confession, un *grammaticus* dans chaque cathédrale et un maître de théologie dans chaque métropole.

Quant au droit ecclésiastique, on y rencontre différentes mesures définissant les procédures d'excommunication, le rejet des ordalies, la création des greffes et la normalisation des rapports entre les justices séculière et ecclésiastique.

L'œuvre réformatrice d'Innocent III, matérialisée par les décisions conciliaires, est en tous points considérable et apparaît donc bien comme le signe et la résultante du profond malaise qui régnait dans l'Eglise au cours de cette période et qui justifie le virage d'autorité que réalise le pontife et toute la hiérarchie ecclésiastique derrière lui ; dégradation qui n'avait pas épargné la communauté du Mont Saint-Michel, à la suite de l'abbatiat catastrophique de Jourdain.

Les décisions conciliaires de Latran n'ont peut-être pas suffisamment ému les Normands chez qui doivent encore être organisées plusieurs assemblées régionales. Les décisions propres des Conciles abbaciaux et le concile de Rouen en 1214, où Robert de Courçon était déjà venu réitérer les dispositions qu'il avait prises au nom du Pape, à Paris en 1212, avaient déjà ouvert la voie de la réforme mais de toute évidence n'avaient pas été suffisants pour amender les mauvaises habitudes des moines de notre abbaye qui semblent avoir trop longtemps gardé certaines pratiques répréhensibles, initiées lors de la prélature précédente, telles que les dénonce un compte-rendu de visite canonique de l'archevêque Thibaut de Rouen qui adresse de sévères remontrances à Raoul en 1223. Ce "*Statuta reformatoria monasterii Sancti Michaëlis maris a Theobaldo Rotomagensi archiepiscopo in actu visitationis, anno MCCXXIII* " ³⁹ exhorte la communauté, et son abbé en tête, à un meilleur exercice du silence et de l'obéissance. Il invite à exécuter scrupuleusement, sans aucun détournement, la vertu de charité par les aumônes qui doivent être versées aux pauvres et à accorder une attention particulière aux malades pour leur nourriture, leurs soins et leur accès au service divin. La mauvaise habitude de se constituer des pécules privés n'avait sans doute pas été abandonnée qui pousse l'archevêque à menacer d'excommunication tout moine qui garderait par-devers lui des biens propres, si petits soient-ils, sans les rendre intégralement à l'abbé "*au plus tard, au lendemain de la Saint-Michel*". Il impose, par ailleurs, une rotation des "personnels" monastiques dans les maisons annexes, s'appliquant à y renvoyer de nouveaux moines pour y pratiquer le service divin, et à rappeler à l'abbaye-mère ceux qui se trouvaient en poste, particulièrement "G", le prieur de Genêt, "R", le prieur de Telboc

³⁹ Martène, *Thesaurus*, Op.cit. Col 911 - 912.

et celui de Gode, placés tous trois sous le coup d'une mesure disciplinaire. On imagine aisément que ceux de ces prieurs qui restent trop longtemps en fonction se laissent aller à quelques faiblesses humaines ou relâchent l'observance, se soustraient à la sainte obéissance et qu'en conséquence il convient de les remplacer par du sang neuf. Il importe avant tout que, dans les prieurés et maisons annexes, leur conduite soit irréprochable afin d'en faire des modèles et non plus des objets de la risée publique, comme le dénonce un texte ultérieur.⁴⁰ En même temps, il faut que les sujets corrompus viennent se ressourcer à la vie communautaire, sous l'autorité restaurée de la règle et l'observance retrouvée de l'obéissance. Cette notion de réputation demeure au cœur des préoccupations. Il en va de même de la réputation intellectuelle réactivée par l'apport de nouvelles recrues. Dix sont exigées, sous les deux ans. Et la "*petitio*", précédemment citée, rappelle comment Raoul s'est exécuté, en trouvant lui-même ou par des envoyés en mission, de nouveaux greffons, recrutés pour leurs qualités exceptionnelles et que "*c'est à leur présence que l'on [devait], même après l'abbatiate de Raoul, cet excellent état actuel du monastère...*"

Au temporel, plusieurs mesures visent à rendre plus rigoureuse la gestion du cellérier pour ce qui concerne l'administration des biens et des produits livrés en nature par les métayers des terres abbatiales, sous la surveillance du bailli. Il s'agit de clarifier la comptabilité de l'abbaye dont l'état devra être communiqué deux fois par an au chapitre tant pour le montant des recettes que celui des dettes, avec le nom des créanciers.

De façon générale, l'abbaye doit être dirigée avec autorité et Raoul se voit reprochées sa trop grande complaisance et son indulgence à l'égard de ceux qu'il doit remettre dans le droit chemin. Ce sont, aux yeux de son visiteur, des négligences et des faiblesses qu'il doit se consacrer à corriger "*avec un souci et un zèle indispensables*".

Promulguée le 1er juillet 1228, la Bulle pontificale *Cum pro reformatione*, d'une rigueur toute cistercienne, et deux autres assemblées dans la même capitale de l'archidiocèse, l'une bien antérieure dès 1223 et l'autre plus tardive en 1231, tentent de remédier aux nombreuses dérives en redressant les abus et aboutissent à l'accord sur les usages de 1258.⁴¹ Cette volonté réformatrice qui s'exprime lors de la visite canonique de 1223, l'année du concile provincial, montre bien la volonté de l'Eglise de reprendre en mains les abbayes dont les débordements ternissent la qualité de la vie monastique et le rayonnement spirituel, alors que toutes les

⁴⁰ Pétition de Raoul des Isles, Martène, *Thesaurus*, Op.cit., col 956 : "...les propos que l'on tenait sur les moines ont changé du tout au tout... Dans l'abbaye et dans les maisons annexes, on cessait de se moquer d'eux, comme on l'avait fait sous l'abbé précédent, on les présentait plutôt comme des religieux modèles..."

⁴¹ Article de Robert Vion, *Millénaire monastique*, Op.cit., tome 1, chapitre XX, p. 595 et p. 608

décisions précédentes ne semblaient pas avoir eu un effet décisif sur la vie bénédictine montoise qui s'était fourvoyée encore pendant de nombreuses années dans l'erreur et le péché. De toute évidence, il fallait replacer sous l'autorité romaine les communautés normandes qui oeuvraient à élaborer des statuts provinciaux spécifiques et renâclaient à se voir imposer des règlements étrangers.⁴² Il fallait éviter que ne se fassent jour des velléités créatrices d'un droit général des réguliers et que s'amorce une véritable théologie de la vie claustrale. C'est à cet effet que le concile de Latran y voyant un risque de confusion a cru bon de prohiber pour l'avenir toute forme nouvelle de religion.

Raoul, en tant qu'abbé d'une grande abbaye normande et suffragant de l'archevêque de Rouen a nécessairement assisté à ces conciles d'où il aurait pu rapporter ses résolutions de transformer son monastère et l'on peut penser que c'est à partir de cette date de 1223 qu'il envisage, sur les conseils pressants de son supérieur et à la suite des sérieuses remontrances qui lui sont faites, de s'engager dans la voie de la réformation, de mettre en oeuvre une politique de réorganisation de la communauté et un retour à des pratiques plus vertueuses. Et que c'est pour cette raison qu'il entreprend pour couronner la reconstruction de la Merveille de fixer à jamais dans la pierre le mystère christique, l'affirmation de la foi et l'utilisation de saint François d'Assise.

Pourquoi saint François ?

Beaucoup des éléments de la vie de saint François que nous connaissons nous sont parvenus par les différentes biographies plus ou moins enjolivées qui lui ont été consacrées, principalement celles de Thomas de Celano qui, dès 1228 - 1229, écrit, à la demande de Grégoire IX, une première narration de la vie du saint, la *Vita prima*, et qui face aux polémiques qu'elle fait naître en écrit une autre en 1246 - 1248, la *Vita secunda*, sur la base des informations réunies par les premiers compagnons de François. C'est en 1260 que saint Bonaventure de Bognoregio rédige une nouvelle biographie, la *Legenda major* et que trois années plus tard l'on décida la destruction des précédentes afin que celle-ci devînt l'interprétation officielle de la vie et de l'action de saint François, diffusée par l'ordre franciscain.

Mais, même en deçà d'une vie magnifiée par ses biographes successifs et quoiqu'on puisse en penser, François apparaît bien comme un des hommes religieux les plus importants du Moyen-Age, voire même de toute l'histoire chrétienne. La nouveauté de son message spirituel influence considérablement le christianisme et la piété, même jusqu'à l'époque contemporaine. L'idéal

⁴² Dom Jean Laporte, *Revue bénédictine*, 1948, pp.128-130.

d'origine de ce personnage charismatique, c'est la fraternité : vivre l'Evangile à la lettre, en mettant tout en commun comme les premiers chrétiens de l'Eglise primitive, constituer un groupe d'égaux qui partagent des ressources matérielles et spirituelles pour réaliser une oeuvre commune. Il refuse et regrette l'organisation de sa fraternité en ordre structuré de façon classique. Il veut " vivre sous la forme du saint Evangile" alors que les ordres monastiques revendiquent de consacrer leur vie à suivre l'enseignement du Christ explicité par les actes des Apôtres. La vie religieuse ne doit plus être, à ses yeux, une contemplation *ad libitum* du mystère de Dieu, mais la recherche d'une existence qui soit la plus proche possible de celle du Christ. Sa lecture de l'Evangile toute empreinte de simplicité, de souffrance, de joie élémentaire, de justice sociale, de naïveté aussi, mais surtout de tendresse et de merveilleux, apporte un oeil neuf sur les textes sacrés et innove dans le sens de l'humanisation de la religion. L'humilité et la pauvreté sont à ses yeux les deux vertus essentielles. Il faut bien remarquer, cependant, qu'une telle invitation s'inscrit complètement à contre-courant de son époque qui connaît la montée en puissance des villes et la forte croissance de leur richesse. Il critique le mode de vie citadin, en faisant l'éloge de la nature et des "hommes sauvages". D'évidence, c'est bien ce nouvel idéal de simplicité, d'amour, de charité, soumis à l'enseignement du Christ et des apôtres qui provoque, dans son sillage, un formidable élan de spiritualité.

Dès les toutes premières années qui ont suivi la création de l'ordre des frères mineurs en 1209, les franciscains déjà très nombreux sillonnent l'Italie et de partout affluent les nouvelles recrues qui viennent grossir l'effectif. La réputation de l'homme est déjà très largement établie vers qui s'élancent, quand il se déplace, la clameur admirative des processions louant la perfection du séraphique et comme le panache d'une comète amplifie sa clarté, dans les deux décennies qui suivent, les fondations se multiplient dans le sillage du saint. Aussi bien celles du premier Ordre, c'est à dire les franciscains eux-mêmes, que d'autres regroupements qui se réclament, soit de la règle des Pauvres Dames, c'est à dire le deuxième ordre organisé par sainte Claire, soit de celle du tiers-Ordre, l'Ordre de la Pénitence, réservé aux laïcs. Ne serait-ce qu'à la réunion du chapitre général de 1217, à la Portioncule, la petite chapelle de saint François, véritable berceau du mouvement, tout juste huit années après l'approbation de la règle par Innocent III, on compte déjà près de cinq mille frères. C'est donc un immense tressaillement, un très ample élan de recrutement, dans le premier tiers du 13^{ème} siècle qui secouent la chrétienté jusqu'aux confins de l'Europe centrale. Très tôt l'Ordre s'installe en France, à Paris où le frère Pacifique fonde la première communauté franciscaine. En ce début de 13^{ème} siècle, de son propre vivant, le saint assisiote apparaît donc déjà comme le refondateur de la mission évangélique de l'Eglise, la quintessence même de la mission apostolique, la perfection absolue, le frère du Christ sinon le

nouveau Christ lui-même, à l'origine de ce véritable renouveau charismatique. Un peu plus tard, Hugues de Digne affirme : " L'Eglise n'a pas connu depuis le temps des apôtres d'aussi grandes merveilles que celles qui venaient de briller en saint François d'Assise." Et l'on a vu précédemment comment, dans le cloître, ce rapprochement, par-delà les siècles, trouve confirmation dans l'interprétation symbolique de la présence du saint.⁴³

Il n'y a donc rien de surprenant, dans ces conditions, pour que la réputation du Poverello, et avec lui l'écho de son immense entreprise d'évangélisation et de reconstruction de l'Eglise, soient parvenus jusqu'aux rivages normands. Les décisions du concile de Latran auquel assiste saint François, au cours duquel les participants, sans doute les principaux prélats normands, nécessairement l'archevêque de Rouen, ont pu l'apercevoir, sinon le rencontrer, trouvent leur progressive application tout au long des années suivantes et l'on peut comprendre que le charisme de la sainte figure, véhiculé par les dignitaires de l'Eglise, soit utilisé comme l'un des arguments essentiels dans l'expression spirituelle du jardin de pierre. Il faut admettre cependant l'étonnante précocité avec laquelle l'on a utilisé son image. En effet, compte tenu de la complexité des contraintes qui s'y conjuguent, le cloître, dans sa conception globale, n'a pu être imaginé ni réalisé que dans un laps de temps relativement long, plusieurs années sans doute. Cela pousse à penser que, compte tenu du fait que cette présence n'est pas fortuite, comme si elle était opportunément saisie au moment de la disparition et de la béatification du saint, mais que sa position s'intègre en toute cohérence dans la lecture et l'interprétation globale du programme spirituel, l'image de saint François et surtout le rôle qu'il était en train de jouer, ont donc été utilisés de son vivant et même très largement avant sa mort.

Le traité qui organise la retraite de Raoul à Ardevon date de mars 1228. Or saint François d'Assise est canonisé le 16 juillet 1228. Nous connaissons suffisamment maintenant la cohérence de la présence du saint et le rôle qu'il joue dans la frise en rapports numérique, géométrique et spirituel avec les autres écoinçons. On peut donc avancer l'hypothèse que le cloître avec son effigie ait pu être terminé avant 1228, compte tenu de la célébrité du personnage comme de la réputation qui le précédait et que le petit cartouche peint qui précisait son identité ait pu être composé ultérieurement, au moment de la canonisation, comme une sorte de confirmation du bon choix que l'on avait fait de l'utilisation du personnage, au moment où la construction a été parachevée ("*claustrum istud perfectum fuit...*"). Cela signifie donc que ce n'est peut-être pas la canonisation en elle-même qui a pu motiver la mise en place de la statuette, ce qui en ferait une

⁴³ Nous avons montré comment la position de saint François dans le cloître, bien que le saint ne figure évidemment pas dans les évangiles, se trouve cependant représentée par la parabole du jeune homme riche et la péricope du renoncement.

présence presque fortuite et qui n'aurait de vertu que celle de la concomitance entre les événements, mais que celle-ci avait été placée bien auparavant à cet emplacement. Le fait que la canonisation, bien qu'elle ne survienne que deux années après la mort de François, tout en demeurant cependant tout à fait prévisible, connue et sans doute annoncée au préalable, soit simultanée avec la fin des travaux, reste parfaitement compatible avec l'utilisation antérieure de son image à la droite du Christ régnant. L'inscription peinte à côté n'aurait donc alors fait que confirmer *a posteriori* l'importance de cette utilisation.

En revanche, la présence de ce cartouche interroge sur sa raison d'être, parallèlement à la question de comprendre pourquoi l'autre statuette à la gauche du même Christ ne semble pas avoir possédé de texte explicatif. Plusieurs hypothèses s'offrent à nous :

-Si le cartouche date de la fin de l'exécution des travaux du cloître, il offre alors une explication de la mise en place de la statuette. Pourquoi serait-il unique ? On peut donc penser qu'il en existait d'autres et que la compréhension du message délivré par la frise sculptée se faisait en fonction des représentations, de la numérogie, du positionnement des éléments, mais aussi en fonction d'explications écrites. Lesquelles ont aujourd'hui disparu. Cette hypothèse est tout à fait acceptable avec ce que l'on devine de l'existence ancienne d'une polychromie dont on aperçoit, aujourd'hui encore, les traces bien visibles dans la galerie sud. Dans ces conditions, on peut imaginer que l'autre statuette qui fait pendant à celle de saint François possédait elle-même son cartouche explicatif, mais que celui-ci et les autres s'étaient effacés au cours du temps et que seul subsistait, en 1704, celui de saint François, relevé par M. de la Benserie.

-On peut aussi imaginer que le cartouche ait été peint très longtemps après la construction du cloître, (bien que le f° 226 du Manuscrit français 4902 de la B.N. mentionne que l'inscription est réalisée en lettres du 12^{ème} ou 13^{ème} siècle) à une époque où l'on avait déjà perdu la signification des figures, afin de rappeler à la mémoire l'importance du personnage représenté. Une question d'importance ne semble pas avoir été soulevée jusqu'à présent, celle qui consiste à s'interroger sur la fiabilité de la reproduction que fait de M. de Rochemont du cartouche peint, relevé que mentionne M. de La Benserie dans un courrier daté de 1704.⁴⁴ En effet, il apparaît certain que la forme et la régularité des capitales dénotent une composition beaucoup plus tardive que le premier quart du 13^{ème} siècle. La perspective d'une inscription nettement ultérieure accroît l'incertitude sur la date de la fin d'exécution des travaux de construction...

On ne peut qu'être frappé par la contemporanéité des événements et par l'étonnante similitude qui se fait jour entre l'histoire de saint François et celle, toute spécifique, du Mont-Saint-Michel.

⁴⁴ Abbé L. Bosseboeuf, *Le Mont Saint-Michel au péril de la mer*, Imprimerie tourangelle, Tours, 1910, citant le contenu du f° 269 du Ms 4 902, p. 484 et suivantes.

D'une part, il incombe à la mission du saint de reconstruire matériellement la petite église San Damiano, image par anticipation de la reconstruction ultérieure de l'ordre moral et spirituel de l'Eglise tout entière. D'autre part, appartient-il à Raoul des Isles de rebâtir l'abbaye incendiée en 1204, aussi bien en vue d'un élargissement de l'espace de clôture et d'une meilleure distribution de celui-ci dans le volume de la construction, que de procéder à la réédification de la valeur spirituelle de la communauté qu'il conduit. Ce rapprochement entre les deux situations pourrait constituer, à lui seul, en ce début de 13^{ème} siècle, un solide argument pour justifier la présence du saint dans le cloître et le rôle tout à fait prépondérant qu'il semble devoir y jouer. Un autre parallèle à établir entre l'histoire de saint François, ou du moins la légende qui en a été tirée, et notre abbaye, ne manque pas d'intérêt et contribue à relier le culte de Saint-Michel avec la dévotion rendue au saint : le texte latin légendant le 21ème tableau des 28 fresques murales peintes par Giotto qui racontent la vie de saint François, dans l'église supérieure de la basilique qui lui est consacrée à Assise et la "*Legenda major*" de saint Bonaventure nous apprennent que Guido, l'évêque d'Assise, se trouvait en pèlerinage sur le Mont de Saint-Michel Archange - au mont Gargan ajoute la biographie - quand il eut en songe la vision du "bienheureux François qui lui dit : "*Je quitte le monde et je m'en vais au ciel*".⁴⁵ Quand on se souvient des liens très étroits qui unissent les deux sanctuaires⁴⁶, on est fondé à croire que la communauté du Mont Saint-Michel se soit sentie particulièrement concernée par cette apparition miraculeuse dans le sanctuaire allèle. Et peut-être, cela a-t-il contribué, outre l'immense popularité tout à fait consacrée du saint, à ce que, dans le martyrologe de l'abbaye, copié initialement sous l'abbatiate de Jourdain entre 1191 et 1212 et très rarement complété par la suite, la fête de saint François, ait été rajoutée, d'une main postérieure, à la date du 4 octobre.⁴⁷ De même trouvons-nous, sans que nous ne puissions imposer une certitude, dans l'obituaire du Mont-Saint-Michel, un certain *Guido, abbas*, mentionné une seule fois, à la date du 9 août.⁴⁸

⁴⁵ Saint Bonaventure "*Legenda Major*". Coll. Documents, éditions franciscaines, 1982, p.695.

⁴⁶ La tradition, fondée sur le texte de la *Revelatio* (Xème s.) conservé à la bibliothèque d'Avranches, veut faire du premier oratoire construit en 708 à l'initiative de l'évêque Aubert, sous la forme d'une excavation à l'imitation de la grotte naturelle du Monte Gargano, le pendant nord-occidental du grand et fameux sanctuaire sud-italien.

⁴⁷ Dom Jean Dubois, *Millénaire monastique*, Op.cit."Le martyrologe de l'Abbaye du Mont Saint-Michel", op.cit. pp. 490 et 499.

⁴⁸ *Millénaire monastique*, Op. cit., p.736.

Un bijou dans son écrin.

D'après les Ordinaires et le Cérémonial qui réglaient la vie liturgique au Mont-Saint-Michel, il est assez peu fait mention du cloître et des autres lieux réguliers, au profit de l'église abbatiale. Ce qui apparaît tout à fait naturel, compte tenu de la sacralité du sanctuaire. En règle générale, le cloître abritait, à la suite du repas de midi, le *colloquium* où l'on s'entretenait et l'on débattait de questions spirituelles, à l'ombre des galeries et, par ailleurs, les novices y récitaient leurs leçons au maître des oblats. Le Jeudi, Vendredi et Samedi saints s'y déroulait une procession ainsi que, tout au long de l'année, les mercredis, vendredis et certains jours de solennités où l'on sortait les reliques.⁴⁹ En outre, le Jeudi saint, l'abbé y procédait au *mandatum*, cérémonie du lavement des pieds selon une expression dérivée du premier mot d'une antienne qui rappelait le commandement que Jésus avait donné à ses apôtres le soir de la réunion du Cénacle, dans Jean-13, 34 : "*Le commandement nouveau que je vous donne, c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés.*" La cérémonie se déroulait dans l'un des deux *lavatorium* prévu à cet effet sur le mur de la galerie sud.

Le cloître recouvre ainsi plusieurs fonctions :

- Une fonction de circulation, mettant en communication le dortoir, l'église, le réfectoire et ce qui aurait dû être la nouvelle salle du chapitre. Accessoirement, trois petites portes ouvrent sur le pallier des cuisines, une autre sur le dortoir, une troisième sur le chartrier un peu plus tardif.
- Une fonction liturgique, où se déroulent un certain nombre de cérémonies.
- Une fonction pédagogique. Il apparaît suffisamment clair, au regard de tout ce que nous montrons, que les écoinçons et les représentations multiples auxquelles ils renvoient permettaient aux plus anciens d'enseigner aux plus jeunes, aux novices et même aux enfants de l'école monastique, les bases élémentaires de l'Histoire sainte et de la théologie. Il faut souligner les différences d'instruction qui pouvaient exister entre les frères au sein d'une communauté. Certains, déjà très instruits, opiniâtres à la tâche et ardents travailleurs, laissaient loin derrière eux des êtres plus frustrés qui n'avaient de qualités que l'authenticité de leur foi, la simplicité de leur nature et la farouche volonté d'emboîter leurs pas dans ceux que le Christ avait tracés. Leur édification se faisait alors progressivement au sein de la communauté, tout au long d'une vie de courage et de persévérance, le plus instruit aidant le moins adroit. Le cloître et ses manuscrits pouvait devenir alors un lieu privilégié de cette communication fraternelle. La plupart des scènes sont déjà suffisamment explicites en elles-mêmes et des cartouches, comme celui que nous

⁴⁹ Dom Joseph Lemarié, *Millénaire monastique*, Op.cit., tome 1, chap. XI, "La vie liturgique au Mont Saint-Michel, d'après les ordinaires et le Cérémonial de l'Abbaye", p. 320.

savons avoir existé autour de l'effigie de saint François, pouvaient venir à l'occasion en préciser le sens et aider les religieux dans leur découverte et leur méditation.

-Une fonction spirituelle dans le sens où, bien au-delà des rudiments directement appréhensibles de la catéchèse, le programme iconographique, compte tenu de la numérologie sacrée à laquelle il renvoie et des rapports spécifiques qu'il établit entre les scènes, permet un approfondissement de la compréhension des textes et du sens de l'enseignement prodigué par le Christ.

-Une profession de foi, une proclamation du Credo, pour le monde des vivants, un témoignage de la croyance fondamentale en un Dieu trinitaire.

-Une préfiguration de l'eschatologie finale, celle d'après la mort, celle d'après la résurrection, celle de la vie éternelle dans la Cité nouvelle du règne du Christ-roi.

Il apparaît ainsi que, dans sa reconstruction, la Merveille porte le message éternel des saintes Ecritures et celui, plus spécifique, qui émane des bouleversements culturels de son temps. Il s'agit d'inscrire définitivement dans la pierre, celle de la construction des bâtiments avec leur disposition verticale, celle surtout de la frise sculptée, toute la spiritualité du monde telle qu'on se devait de la comprendre dans la première moitié du 13^{ème} siècle. Il n'y a pas d'autre explication au positionnement des écoinçons que celle de l'ordonnement numérologique au service de l'élan spirituel : la succession organisée des figures, les correspondances en symétrie, l'organisation géométrique, les couplages allégoriques, la triple lecture spirituelle révèlent suffisamment la construction réfléchie. Tout concourt à la proclamation de la foi, dans un message qui puise sa matière aux sources des Ecritures et qui, en dévoilant le mystère christique, propulse l'homme dans l'espérance de la vie éternelle. Dans une Eglise écartelée entre les nécessaires exigences du temporel, l'indispensable reprise en main d'une autorité hiérarchique fragilisée par les contestations intestines, une essentielle réaffirmation de la ligne dogmatique face aux dérives hérétiques dans une époque agitée par les convulsions d'une nouvelle pensée en gestation, le *Credo* qui se matérialise et symboliquement s'exprime dans le programme sculptural, se veut donc être définitivement l'inébranlable proclamation de la croyance en la Trinité et, poussé par l'Esprit dans un mouvement convergent vers le Christ, l'épanouissement de la foi vers le mystère sacré, à travers le message de charité et d'espérance que son enseignement a prodigué. Le Symbole des Apôtres constitue l'unique et inexpugnable rempart salvifique, en réponse au vent de contestation qui se manifeste autant dans les hérésies des Cathares que les déviations dogmatiques d'un Amaury de Bène, d'un David de Dinant ou d'un Joachim de Flore. Le *Credo*, les vertus, toute l'analyse exégétique de l'existence humaine dans son présent tropologique et son devenir anagogique, sont autant d'éléments de consolidation de l'autorité spirituelle de l'Eglise selon la formule consacrée : "*Extra ecclesiam, nulla salus*". Loin de

prétendre être la signifiante d'une interprétation erronée et condamnée du sens des Ecritures, comme la théologie de Joachim de Flore la propageait,⁵⁰ le cloître exprime la vérité de l'orthodoxie doctrinale telle que l'exige le courant traditionaliste des Robert de Courçon, Innocent III et Grégoire IX. D'ailleurs la bibliothèque du Mont-Saint-Michel, au moins pour ce qui nous en est parvenu, n'a jamais comporté aucune oeuvre joachimite alors qu'y foisonnent naturellement les oeuvres orthodoxes. Celles du dissident cistercien, à l'exception peut-être du "*Liber de unitate seu essentia Trinitatis*", condamné en 1215, restèrent ignorées pratiquement jusqu'à la moitié du 13^{ème} siècle.⁵¹ Il est donc fort peu probable que l'esprit joachimite ait pu influencer un tant soit peu le sens du message lors de la création du programme iconographique. Le cloître se présente et se dévoile comme une superbe et ambitieuse création artistique qui ne doit cependant pas être entendue en tant que matérialisation orgueilleuse et suffisante de la Jérusalem céleste sur terre, au seul profit de moines satisfaits et arrogants, dont ils seraient, au cœur de la clôture, les détenteurs uniques et les gardiens jaloux. Il représente avant tout un message mystique crypté, certes à l'usage exclusif des religieux, qu'ils soient attirés de l'abbaye ou bien hôtes de passage, qui se révèle lentement à ceux qui, en recherche de vérité, méditaient dans le silence et la pénombre des galeries. Comme la lumière éclaire la galerie des ténèbres au nord, la foi dévoile lentement à la compréhension les secrets du mystère divin. Le cloître, matériellement soutenu dans la disposition de l'architecture par le scriptorium, est ainsi vécu comme un nouvel et puissant stimulant de la foi. Ici, "*Crede ut intelligas*" et son pendant augustinien inversé restent indissolublement liés dans un bondissant élan vers Dieu.

Une question reste pendante, qui est de savoir si le cloître de l'Abbaye du Mont-Saint-Michel se reconnaît parmi d'autres qui lui seraient contemporains et identiques ou bien s'il demeure une oeuvre unique. Le mode d'expression métaphorique que l'on a développé au travers de la frise sculptée a-t-il fait école et pourrait-il être rencontré dans d'autres constructions ? L'étude reste à faire de savoir si l'évolution de la pensée, une nouvelle orientation de la théologie, les canons esthétiques de l'architecture et du décor gothiques, ont permis de créer ailleurs, à une époque contemporaine ou plus tardive, d'autres cloîtres dans lesquels on retrouverait une démarche symbolique identique. Après l'impressionnant essor du monachisme occidental au cours des 8^{ème} et 9^{ème} siècles - quatre cent dix-sept monastères nouveaux ayant été fondés sous les Carolingiens, dont deux cent trent-deux sous Charlemagne - c'est au tournant du 10^{ème} et du 11^{ème} siècles et tout au long de ce dernier, une fois la paix retrouvée après les longues périodes d'insécurité dues

⁵⁰ Cf. note 16

⁵¹ *Histoire des théologies chrétiennes*. Evangelista Vilanova. Cerf, 1997.

aux incursions normandes, que se développe un vaste mouvement de construction et de décoration des cloîtres, consécutivement à l'extension du courant clunisien, particulièrement sous l'impulsion et la volonté réformatrice de ses abbés, saint Mayeul (953-994), saint Odilon (994-1048) et Hugues (1049-1109). Spiritualité et culture se conjuguent intimement, surtout sous Pierre le Vénérable (1122-1156) qui exalte sa dévotion à la Transfiguration et anime la réflexion d'un Orderic Vital, Bernard de Cluny ou Hugues d'Amiens. Pour Pierre de Celle, la vie contemplative est l'anticipation de la vie céleste.⁵² L'ordre bénédictin est alors à son apogée en Italie, en France et aux Pays-Bas. C'est à cette époque que se substituent aux antiques cloîtres de bois de somptueuses constructions en pierre, et que se généralise la volonté de graver dans le marbre, des scènes, des personnages, tout un bestiaire, qui forment des compositions le plus souvent religieuses, parfois profanes, propres à forcer l'admiration et à pousser le moine à la réflexion et la méditation. Moissac avec ses soixante-seize chapiteaux sculptés et ses panneaux en bas relief demeure l'un des exemples les plus aboutis de cet art des cloîtres au 11^{ème} siècle.

Avec la seconde moitié du 12^{ème} et le 13^{ème} siècles, s'insinue une dangereuse décadence et se diffuse un réel essoufflement du mouvement monachique qui expliquent la moindre fréquence des fondations bénédictines, si ce n'est la déferlante issue de Cîteaux – saint Bernard fonde, à lui seul, soixante-douze nouvelles maisons et trois cent quarante-trois existent déjà à sa disparition en 1153 - un mouvement tout imprégné de l'esprit du saint qui préférerait opposer la sévérité retrouvée de la pierre à nu à la magnificence clunisienne. Ainsi saint Bernard de Clairvaux s'était-il élevé contre la profusion décorative à l'intérieur de la clôture, en voyant dans les figures monstrueuses des chapiteaux des fantaisies par trop coûteuses et susceptibles de détourner l'attention du moine de sa méditation, vers des rêveries plus futiles : *"Que font dans les cloîtres, sous les yeux des moines appliqués à la lecture, ces beautés difformes et ces belles difformités ? Que font ces singes immondes ? ces lions féroces ? ces centaures monstrueux ? ces tigres mouchetés ? ces soldats au combat ? ces chasseurs sonnant de la trompe ? Ici, on voit une seule tête pour plusieurs corps, là un corps pour plusieurs têtes. Il y a tant et tant de choses variées, qu'on se laisse aller plus volontiers à lire sur les pierres que dans les livres, et à passer tout le jour à admirer tout cela plutôt qu'à méditer la loi de Dieu ! Si l'on a pas honte de pareilles inepties, qu'au moins l'on regrette les dépenses qu'elles entraînent."* Hugues de Fouillois précise cette doctrine⁵³, déclarant que les peintures et les sculptures n'ont pas leur place dans les monastères où rien ne doit venir distraire les frères. Les cloîtres cisterciens dont l'esprit a

⁵² *Ibid.*, Quatrième partie, ch.6, "L'univers bénédictin".

⁵³ *De claustris animae*, I I, 4, cité dans *Encyclopaedia universalis*, article "Cloître".

durablement influencé les constructions ultérieures, Chartreux, Prémontrés, Vallombrosains, Grandmontains, se caractérisent plutôt par l'harmonie des volumes, la simplicité du plan et de l'élévation, alors que ne subsiste dans des constructions dépouillées, aux lignes épurées, guère plus que le jeu de la lumière dans des volumes et des espaces où la sobriété du décor le dispute à l'austérité de la vie monastique. Un idéal qui tend à conjuguer une beauté sévère et une rigoureuse ascèse, ce contre quoi les productions bénédictines, grands monastères, églises cathédrales et collégiales, avaient à leur tour tenté de réagir par la richesse retrouvée du décor et l'ambition des programmes iconographiques.

Le cloître du Mont Saint-Michel semble en définitive représenter un savant compromis entre les deux tendances :

- La délicatesse de la composition, l'élégance du volume, la finesse du travail, la richesse des matériaux, l'alternance des couleurs entre le calcaire blanc et la lumachelle grenat, la recherche du détail, la discrète abondance décorative exprimée dans la seule frise sculptée d'une profusion toute retenue, la polychromie, l'inscrivent résolument dans la lignée de l'esprit bénédictin,
- alors que dans le même temps, l'absence d'une décoration ostentatoire généralisée sur l'ensemble des galeries et de la voûte, l'austère nudité de la cour centrale, large espace minéralisé, gris et dépouillé, protégé le plus souvent d'une couverture de plomb, la rude noblesse du granite des parois latérales tapissées par la succession régulière d'arcatures ogivales aveugles, soutenues par des colonnettes adossées, surmontées de sobres chapiteaux et ornées de simples rosaces trilobées, le déroulement de la frise à l'intérieur même des galeries pour en faire un décor tout spécialement discret, presque caché, que l'on remarque à peine dès que la lumière faiblit quelque peu, sont des caractères qui le rattachent beaucoup plus à un courant "cistercianisant".

Dans ce cloître, à l'exception du griffon, on ne rencontre rien de ces figures que fustige saint Bernard. Point de singes, de lions ni de centaures. Point de bestiaire illisible, incompréhensible. Du Christ, rien que du Christ sous toutes ses formes, humaine, historique, métaphorique, divine... Le but recherché a été *"qu'on se laisse aller plus volontiers à lire sur la pierre"* puisque c'est là que le message essentiel se trouvait concentré et qu'il fallait bien *"passer tout le jour à admirer tout cela"* pour justement *"méditer la loi de Dieu"*. Encore que tout ceci ne puisse se faire qu'à la lumière de tout ce que contiennent les livres invoqués et requis par le saint. Le cloître n'est autre qu'une synthèse entre l'exubérance bénédictine de la statuaire et la méditation introspective toute cistercienne réclamée par Bernard.

Il est à noter que si, pour celui-ci, ce sont des inepties, l'analyse contemporaine a bien démontré le sens symbolique et spirituel que l'on peut attribuer à toutes ces productions, en tous lieux. Est-ce à dire que le rejet de cette interprétation qui ne pouvait être méconnue de saint Bernard mais

ne recueillait cependant pas son approbation, que ce rejet fait apparaître l'existence de courants de pensée différents, les uns accordant une large part au symbole, à la métaphore et presque à l'ésotérisme, tandis que d'autres revenaient à une réflexion et une méditation beaucoup plus spirituelles ? Pourrait-on en conclure que Raoul des Iles trempait dans ces deux courants et qu'il aurait voulu réaliser quelques 75 ans après la mort du saint une sorte de synthèse entre eux, au sein d'une église qui avait besoin de toutes ses sources et ses ressources pour restaurer son autorité spirituelle ?

La particularité de ce lieu d'exception consiste en ce que, dans l'impossibilité d'organiser un jardin naturel en son centre à cause de la disposition verticale des bâtiments et des risques d'infiltration dans la salle inférieure, c'est volontairement que le parti a été pris de créer un autre jardin, mais à l'intérieur des galeries. La volonté de disposer les colonnettes de petite taille en quinconce, et nous sommes persuadés qu'il s'agissait d'en créer volontairement cent trente-sept, n'a pas permis d'orner des chapiteaux, comme ils le sont à Moissac. On s'est donc contenté de bases et de chapiteaux tournés en tores et scoties et l'on a choisi de positionner les motifs végétaux dans les écoinçons et accessoirement sur le bandeau supérieur. Il est vrai que, s'il ne s'était agi que de représenter un jardin avec ses massifs floraux, on aurait pu se contenter d'organiser l'ouvrage sur les écoinçons à l'extérieur, c'est à dire tourné vers la courette centrale. Mais cette disposition aurait alors comporté deux inconvénients, celui de compromettre la sauvegarde des motifs et d'assister à une plus rapide dégradation des sculptures soumises aux intempéries, compte tenu de la fragilité de la pierre de Caen et surtout celui de ne pouvoir les observer que de loin, principalement à partir des ailes opposées. En revanche, le fait de les inclure à l'intérieur des galeries offrait l'avantage de les protéger des caprices du temps et surtout de les rendre directement accessibles à la vue, dans le cadre des déplacements processionnels ou dans la perspective d'une observation personnelle et immédiate. Ainsi, ce n'est pas la fonction d'une simple représentation végétale dans un but décoratif et distrayant qui importait, ce de quoi se seraient satisfaits des panneaux extérieurs. C'est bien la volonté délibérée de les positionner de façon rapprochée, pour les rendre plus aisément lisibles, qui s'est imposée et qui démontre l'importance que l'on attachait à leur lecture dans une dimension que l'on a voulue essentiellement symbolique. La frise, le seul décor qui délivre un message significatif, ne représente pas de longues narrations de l'histoire sainte, celle des saints ou des martyrs, ostensibles comme elles le seraient dans les lieux fréquentés par le public où elles étaient utilisées, dans une perspective pédagogique, à l'instruction et à l'édification des fidèles. Elle est composée simplement de motifs végétaux et les figures sculptées, en nombre limité, ne sont présentes que pour révéler le mystère christique et inviter à y méditer pour en approfondir la

compréhension. Le choix fait de ne représenter que douze écoinçons figuratifs prouve à l'évidence que la motivation qui a guidé les concepteurs et qui a prévalu avant toute autre considération, fut bien de proclamer les douze vérités du Credo, cela de telle sorte que les scènes figurées puissent renvoyer en même temps à des péricopes qui alimenteraient la méditation. A Moissac, ce sont les soixante-seize chapiteaux à quatre faces, soit un peu plus de trois cents possibilités qui permettent la diversité des scènes mises en œuvre, tant dans les deux Testaments que dans la tradition hagiographique postérieure. Au Mont Saint-Michel, le caractère d'exception consiste à exprimer tellement de significations différentes et variées avec un nombre limité à douze panneaux. Il fallait donc que chacun d'entre eux fût traité d'une façon suffisamment vague et incertaine pour que l'on puisse lui appliquer plusieurs sens et que pour ce faire aient été utilisées toutes les ressources des principes de condensation et de superposition. Ce n'est qu'à cette condition que peut être délivré un message d'une telle ampleur avec aussi peu de moyens. Derrière une apparente disposition hasardeuse, perçue par le promeneur pressé, se dissimule en vérité un ensemble d'une grande complexité, ce qui explique que par le passé, de tous les architectes, archéologues ou chercheurs qui ont travaillé à l'ombre de ses galeries séculaires, à l'exception de Nicolas Simonnet et Marc Déceneux à qui il faut reconnaître l'intelligence pionnière et le juste bénéfice d'avoir ouvert une voie nouvelle, l'on n'en ait rien pressenti. En même temps, le cloître, séjour de paix et havre de sérénité, s'inscrit exactement dans l'esprit de son temps, celui d'une époque troublée entre la continuité rassurante des certitudes acquises au cours des siècles passés et la perturbation des nouveautés. Si l'on préfère, entre théologie traditionnelle et esprit scolastique en gestation. Dans son aspect et sa signification, dans son organisation et son essence, le cloître semble vouloir réaliser la synthèse entre les tendances qui agitaient le "beau 13^{ème} siècle" naissant, trouver le juste équilibre entre la raison et la foi, entre la nature et la Grâce, entre le génie et la sainteté. La proclamation de la foi, sa consolidation et sa justification, d'une façon très progressive compte tenu de la complexité des niveaux, sont les actes essentiels de la démarche chrétienne qui prévalent alors plus que jamais mais elles sont aussi étayées par les étonnantes ressources de l'arithmétique spirituelle, issue directement du travail de la raison.

On voit donc comment la topographie du rocher justifie la disposition verticale à flanc de pente des bâtiments de la Merveille et comment cette situation est habilement utilisée pour communiquer un sens bien particulier. Comment l'impossibilité d'établir un jardin dans la cour du cloître qui, somme toute, aurait peut-être pu ne recourir qu'à une fonction décorative mineure, se trouve judicieusement exploitée pour y créer un substitut artistique dont le message apparaît

éminemment spirituel. Comment le caractère contraignant des circonstances a généré une création de l'ordre du génie pour donner à l'ensemble une dimension exceptionnelle.

C'est en ce sens que, compte tenu de sa situation géographique étonnante qui renvoie au sens de l'Apocalypse, compte tenu de l'organisation singulière des constructions et de la disposition particulière du cloître, eu égard à la puissance de tout le discours spirituel qui s'en dégage, la Merveille du Mont-Saint-Michel constitue un élément unique et à nul autre comparable. Inutile de chercher alors si d'autres cloîtres lui ressemblent, s'il s'inscrit dans un plus vaste courant régional à l'intérieur de son époque ou si l'art qui s'y est développé a fait école. Il y a fort à penser que non, tout simplement parce que nulle part ailleurs on ne serait en mesure de retrouver des conditions identiques. Nulle part ailleurs ne se croisent les paramètres exceptionnels qui en structurent le sens. Nulle part ailleurs on ne pourrait rencontrer réunies en même temps la métaphore de la Bête arrêtée sur le sable de la mer, de la montagne grande et haute, du passage vers l'Au-delà, sanctionné et guidé dès l'entrée par l'Archange dont c'est le sanctuaire accoutumé, ni celle de l'élévation vers la Cité sainte qui flotte, sereine et lumineuse dans la gloire du Christ éternel. C'est peut-être ce caractère d'unicité et d'exception qui justifie le nom de **Merveille**.....

